

Volume 7 // Numéro 2 // Été 2012

# équilibre



## LE PASSAGE AU **MONDE ADULTE**



#### Mission

L'ACSM-Montréal est un organisme sans but lucratif dont la mission est la promotion et la prévention en santé mentale.

#### Présidente

Karen Hetherington

#### Directrice générale

Diane Vinet

#### Membership

En devenant membre, vous recevrez *Équilibre* gratuitement. En outre, vous pourrez participer aux différentes activités de l'Association telles que colloques, conférences et formations à un tarif réduit. Pour ce faire, faites parvenir un chèque au montant de :

- Entreprise à but lucratif: 50\$
- Organisme public: 40\$
- Ressource communautaire: 35\$
- Personne rémunérée: 40\$
- Personne non rémunérée et étudiant: 20\$

À l'ordre de:

ACSM-Montréal  
55, avenue du Mont-Royal Ouest, bureau 605  
Montréal (Québec) H2T 2S6

Tél. : 514 521-4993

Télééc. : 514 521-3270

Courriel : [acsmmtl@cooptel.qc.ca](mailto:acsmmtl@cooptel.qc.ca)

Site Internet : [www.acsmmontreal.qc.ca](http://www.acsmmontreal.qc.ca)

#### Équilibre

Cette publication est le journal officiel de l'ACSM-Montréal. Il est un outil privilégié de communication et d'information entre les partenaires du secteur de la santé mentale. Il favorise l'échange d'idées afin de promouvoir la santé mentale et l'acceptation pleine et entière des personnes ayant des problèmes de santé mentale.

Les articles n'engagent que les auteurs et ne reflètent pas nécessairement la position officielle de l'ACSM-Montréal, à moins que ce ne soit indiqué. Toute reproduction est permise en mentionnant la source complète. Afin de faciliter la lecture, le masculin est utilisé à titre épique.

#### Éditeur

Association canadienne pour la santé mentale  
Filiale de Montréal

#### Coordonnatrice de l'édition

Cathy Bazinet

#### Comité éditorial

Cathy Bazinet  
Louise Blanchette

#### Direction artistique

Jonathan Rehel  
Cathy Bazinet

#### Graphisme

Jonathan Rehel

#### Révision

Marie-Ève Landry

#### Impression

Imprimerie GG inc.

#### Photos

[www.dreamstime.com](http://www.dreamstime.com)

#### Tirage

500 exemplaires

Dépôt légal — 3<sup>e</sup> trimestre 2012

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1718-1445

Un organisme appuyé par



## Table des matières

11 Projet Transition cégep : agir en faveur de la santé mentale des étudiants

14 Ressources jeunesse : Travail de rue et communautaire

20 Ressources jeunesse : Service d'écoute et d'information (par téléphone, en ligne ou face à face)

23 Maisons des jeunes

46 Références

47 Au coeur de l'Association

48 Devenez membre de l'Association

49 Commandez vos publications de l'Association

50 À l'intention des auteurs

### Suggestions de lecture

6 Entre la classe et les mcjobs. Portrait d'une génération de cégépiens

42 Les valeurs des jeunes

**LE MAGAZINE ÉQUILIBRE RESPECTE L'ENVIRONNEMENT!** Le magazine *Équilibre* est imprimé sur papier certifié FSC, contenant 10 % de fibres recyclées post-consommation et de fibres provenant de forêts bien gérées, fabriqué selon un procédé sans chlore.

## 4 QUÊTE IDENTITAIRE ET TRANSITION CHEZ LES CÉGÉPIENS

Jacques Roy

Le temps passé au collège favorise chez l'étudiant l'expérimentation de diverses transitions qui, à leur manière, le conduisent progressivement vers le monde des adultes. C'est par ce regard plus global que nous pouvons mieux comprendre les diverses trajectoires qu'empruntent les cégépiens dans le cadre de leurs études collégiales.



## 12 LA CONSTRUCTION DE L'INDIVIDUALITÉ ET LES RELATIONS INTERGÉNÉRATIONNELLES CHEZ LES JEUNES ADULTES QUÉBÉCOIS VIVANT CHEZ LEURS PARENTS

Maxime Bélanger et Anne Quéniart

Cet article porte sur le phénomène des jeunes adultes ayant terminé leurs études, occupant un emploi mais continuant à vivre chez leurs parents. Quels sont les impacts de ce mode de vie sur leur définition de soi et sur la manière de se percevoir comme autonome ou non? Quels éléments favorisent le développement de l'individualisation de ces jeunes?



## 26 LE PASSAGE AU MONDE ADULTE RECONNAÎTRE ET SOUTENIR L'ÊTRE QUI NE DEMANDE QU'À ÊTRE

Natacha Joubert

Ce petit article propose de pousser un peu plus loin notre réflexion sur le désir d'être Soi des jeunes adultes, la compréhension qu'on en a, la valeur qu'on lui accorde et la place qu'on lui fait. Après tout, ne partageons-nous pas avec eux ce même désir d'être vraiment qui on est?



## 32 LES JEUNES EN DIFFICULTÉ : UNE INVITATION À LA CRÉATIVITÉ

Diane Aubin

Il apparaît primordial de créer des passerelles entre les différents savoirs sur les questions concernant la santé et le devenir des jeunes adultes de nos sociétés contemporaines, car ce qu'ils nous laissent voir de leur vulnérabilité et de leurs revendications nous renvoie aussi le reflet des failles, des ratés ou des dérives avérées ou potentielles de notre société.



## 40 INTERNET, IDENTITÉ ET COMPÉTENCES NUMÉRIQUES

Gilles Pronovost

L'explosion récente des médias sociaux est d'abord une affaire de jeunes générations, avant de s'étendre progressivement à l'ensemble de la population. Pour la première fois dans l'histoire de ces technologies, une génération entière a grandi avec l'Internet; nés dans les années quatre-vingt, on les appelle *les natifs du numérique*.





# QUÊTE IDENTITAIRE ET TRANSITION CHEZ LES CÉGÉPIENS

JACQUES  
ROY

Sociologue et  
professeur-chercheur  
CÉGEP DE SAINTE-FOY

**S'**il est un milieu dans le système de l'éducation où la construction de l'identité constitue un moment fort pour l'étudiant, c'est bien au cégep. Jamais auparavant il n'aura eu autant l'occasion de vérifier ses intérêts et ses aspirations, notamment en raison de l'éventail varié de programmes et de cours offerts, et d'évoluer dans un environnement social et éducatif stimulant son cheminement personnel. Et ce, à un âge (entre 16 et 20 ans) où s'expriment avec acuité les interrogations identitaires.



Ajoutons à ces considérations que le cégep représente un moment charnière dans la transition entre l'adolescence et le monde adulte. En effet, l'étape des études collégiales constitue pour la majorité des cégépiens une véritable voie de passage pour accéder de plain-pied à l'univers des adultes. Et les transitions sont multiples : affranchissement du milieu familial, quête d'autonomie, expérience du marché du travail pendant les études, nouveau

régime pédagogique, parfois changement de milieu géographique, etc. Certains vont même vivre une triple transition à l'entrée du cégep : première fois qu'ils vivent à l'extérieur de leur famille, passage d'un milieu rural à un milieu urbain à forte densité, changement de cycles scolaires (du secondaire au collégial, parfois, la marche est haute).

L'objet de cet article est de rendre compte de la réalité des cégépiens à partir de travaux de

recherche que nous avons réalisés au fil des ans dans le réseau collégial et d'interpréter cette réalité sous l'angle de la construction identitaire

de l'étudiant et des transitions vécues. Avant d'aborder le portrait des cégépiens, portons notre attention sur le concept d'identité.

## La construction identitaire de l'étudiant

L'identité est un concept complexe et polysémique dont la définition varie selon les disciplines, les contextes sociaux et les perspectives théoriques adoptées. Au-delà de cette diversité apparente, il existe tout de même des points d'ancrage dans la définition du concept d'identité. C'est ainsi que pour Sciolla : « Le terme identité [...] désigne au sens général la capacité d'un individu ou d'un groupe à s'auto-reconnaître et à être reconnu par les autres. » (Sciolla, 2005, p. 335).

Un autre trait commun émergeant de la littérature réside dans l'idée que l'identité se construit plus qu'elle ne s'hérite (Galland, 2007). Elle serait essentiellement une construction en devenir qui puise à des sources variées. Pour l'auteur, le concept d'identité offrirait ainsi une avenue fort intéressante pour mieux comprendre sociologiquement les jeunes pour qui vivre leur jeunesse serait d'abord et avant tout une période d'expérimentation (Galland, 2007).

Enfin, l'identité chez l'étudiant serait en bonne partie tributaire de facteurs extérieurs à l'institution d'enseignement, essentiellement des modes de socialisation empruntés à différents milieux (ex. : le travail, la famille, le réseau d'amis). De fait, il existerait une forme de *plurisocialisation* dans la société mettant en scène des sources variées d'influence, parfois même contradictoires, sur les individus (Lahire, 2004). Et, dans ce contexte, le cégep ne serait qu'un milieu parmi d'autres exerçant son influence sur l'étudiant en concurrence avec d'autres sources d'influence émanant de la société en général.

À partir de ces considérations, on peut se représenter le concept d'identité de la manière suivante dans l'examen de la réalité des cégépiens : **l'identité est une construction sociale d'auto-reconnaissance chez l'étudiant qui lui permet de se définir par rapport aux autres sur tous les plans de sa vie personnelle et sociale.**

L'identité est donc considérée comme une réalité

instable, mouvante dans le temps et qui est le résultat d'un processus. Elle accrédite l'importance de considérer l'étudiant comme un sujet, bien sûr conditionné en partie par son milieu, mais pouvant aussi intervenir sur sa propre existence et développer des stratégies dans la réalisation de son identité. C'est ainsi que l'étudiant peut alors être considéré comme un *acteur*, à savoir un acteur porteur de sens et qui prend des moyens pour donner une orientation à sa vie de cégépien. Ainsi, ses actions, ses attitudes et ses croyances pourront alors être analysées selon la logique de *l'acteur*.

suggestion de lecture



### Entre la classe et les mcjobs. Portrait d'une génération de cégépiens

Jacques Roy

Les Presses de l'Université Laval, 2008

Qui sont les cégépiens d'aujourd'hui? À quoi aspirent-ils? Quelles sont leurs valeurs? Quelle importance accordent-ils à leurs études? Quel est leur rapport avec leurs parents, leurs professeurs? Pourquoi travaillent-ils en même temps qu'ils étudient à temps plein? Le monde de la consommation occupe-t-il un espace significatif chez eux? Quelles sont leurs conditions socioéconomiques? Sont-ils heureux au cégep? Quels sont les principaux facteurs qui se posent en obstacles à la réussite scolaire?

Voilà autant de questions — et d'autres encore — qui sont abordées dans l'ouvrage. Celui-ci puise essentiellement aux résultats d'une récente recherche réalisée dans l'ensemble du réseau collégial ainsi qu'aux constats d'autres études effectuées sur les jeunes au Québec et ailleurs en Occident. Le livre trace le portrait de la réalité des cégépiens à travers quatre milieux : le cégep, la famille, le travail et le réseau social. Chemin faisant, il démasque certains mythes entretenus sur les cégépiens et il rend compte de certaines contradictions qu'ils peuvent vivre dans leur cheminement personnel.

---

*La majorité des étudiants rencontrés en entrevue considèrent la transition secondaire-collégial comme un véritable choc lorsqu'ils arrivent en première session au cégep : autre culture, autres exigences scolaires, autonomie intellectuelle requise, nécessité de travailler plus fort qu'au secondaire et de développer de nouvelles méthodes de travail.*

---



## ***Qui sont les cégépiens ?***

Dans cet article, je me limiterai aux constats les plus importants d'une recherche que nous avons réalisée en 2010 avec des collègues dans 27 collèges au Québec<sup>1</sup>. Les questions d'identité et de transition seront abordées au fur et à mesure qu'elles seront interpellées par la pertinence des réalités évoquées des étudiants.

Un premier constat qui émerge de nos travaux consiste à considérer, qu'en général, l'intégration des étudiants à leur collège est plutôt harmonieuse. Quatre indicateurs en témoignent. C'est ainsi que 94,5% des étudiants considèrent se sentir « très bien » ou « assez bien » au collège; 91,8% estiment que leur intégration au collège est « très facile » ou « plutôt facile »; 80,6% sont d'avis que le collège est un milieu « très stimulant » ou « stimulant »; enfin, 90,3% qualifient de « très satisfaisantes » ou « satisfaisantes » leurs relations avec les étudiants de leurs différents groupes-classes.

Cependant, ces observations ne sauraient occulter le fait que la transition entre le secondaire et le collégial représente un défi pour plusieurs. Ainsi, la majorité des étudiants rencontrés en entrevue considèrent la transition secondaire-collégial comme un véritable choc lorsqu'ils arrivent en première session au cégep : autre culture, autres exigences scolaires, autonomie intellectuelle requise, nécessité de travailler plus fort qu'au

secondaire et de développer de nouvelles méthodes de travail.

C'est généralement à la mi-session ou à la session suivante que les étudiants vont développer des stratégies pour mieux s'adapter au nouveau régime pédagogique. Cette transition est d'autant plus difficile que leur choix vocationnel, à l'entrée du cégep, est rarement défini d'une manière stable, d'où parfois une motivation moindre chez eux. Et, sur le plan identitaire, le lien avec le programme d'études n'est pas toujours immédiat; un flottement existe. Ce qui peut expliquer que plus du tiers des étudiants changent au moins une fois de programme après leur entrée au cégep (Conseil supérieur de l'éducation, 2002).

Pour l'ensemble des étudiants, l'intérêt pour les études collégiales serait manifeste. C'est ainsi que 87,7% d'entre eux considèrent que leur intérêt est « élevé » (dont 37,4%, « très élevé »). Une minorité (11,5%) rapporte un intérêt « peu élevé » pour les études et 0,8%, « pas du tout élevé ».

En corollaire à l'intérêt porté pour les études, la grande majorité des étudiants ne songe pas à abandonner leurs études (85,2%); par ailleurs, 14,0% songent « à l'occasion » et 0,8%, « sérieusement ». Au total, 16,7% des garçons songent à décrocher de leur programme d'études « à l'occasion » ou « sérieusement », comparativement à 13,9% des filles.

# Un bien-être personnel qui questionne

Un deuxième constat concerne le bien-être personnel des étudiants. Certaines difficultés enregistrées à ce titre ne seraient pas étrangères à des tendances sociétales qui peuvent affecter les étudiants dans leur parcours scolaire. Regardons de plus près.

Trois indicateurs de bien-être personnel ont été utilisés dans nos travaux : l'autosatisfaction, le stress ressenti et le sentiment d'être déprimé. Du côté de l'autosatisfaction des étudiants, les résultats sont largement positifs : neuf étudiants sur dix (89,4%) se considèrent « très satisfaits » ou « satisfaits » d'eux-mêmes. Cependant, le stress est bien présent dans la vie des collégiens; ainsi, la

LE STRESS EST BIEN PRÉSENT DANS LA VIE DES COLLÉGIENS; AINSI, LA MOITIÉ DES ÉTUDIANTS (51,8 %) SE DISENT « TRÈS STRESSÉS » OU « STRESSÉS ».

moitié des étudiants (51,8%) se disent « très stressés » ou « stressés ». Tel que le rapporte le prochain tableau, il existe un clivage important selon le genre des étudiants; c'est ainsi que les filles se considèrent davantage stressées que les garçons. Fruit d'une socialisation différenciée selon le genre? Nos travaux évoquent cette hypothèse comme explication principale des écarts observés à ce titre, notamment en raison du fait que les filles sont généralement plus exigeantes envers elles-mêmes que les garçons au regard de leurs études et qu'il s'agirait là d'une source de stress souvent soulignée par les étudiantes rencontrées en entrevue.

tableau 1

RÉPARTITION DES ÉTUDIANTS SELON LEUR DEGRÉ DE STRESS ET SELON LE GENRE				
Degré	Filles		Garçons	
	Nombre	%	Nombre	%
Très stressés(es)	78	20,8%	24	10,6%
Stressés(es)	141	37,6%	68	29,9%
Peu stressés(es)	142	37,8%	98	43,2%
Pas du tout stressés(es)	14	3,7%	37	16,3%
Total	375	100,00%	227	100,00%

Un étudiant sur cinq (19,6 %) s'estime « très souvent » ou « souvent » déprimé, ce qui n'est pas négligeable comme proportion. Là encore, on peut observer à la lumière du tableau 2 des différences parfois appréciables selon le genre des étudiants.

tableau 2

RÉPARTITION DES ÉTUDIANTS SELON LA FRÉQUENCE DE SE SENTIR DÉPRIMÉ ET SELON LE GENRE				
Fréquence	Filles		Garçons	
	Nombre	%	Nombre	%
Très souvent	24	6,4 %	5	2,2 %
Souvent	68	18,2 %	23	10,0 %
Occasionnellement	257	68,7 %	163	71,2 %
Jamais	25	6,7 %	38	16,6 %
Total	374	100,00%	229	100,00%

Bien sûr, les causes de cet état de fait (proportion significative de cégépiens se disant « très souvent » ou « souvent » déprimés) sont multifactorielles. Mais comme il a été souligné dans l'une de nos publications portant sur un portrait générationnel des cégépiens<sup>2</sup>, une partie de l'explication tiendrait à une tendance sociétale liée à un rythme de vie accéléré chez les étudiants. Je m'explique.

Lorsqu'on totalise les heures consacrées à la présence en cours, aux travaux scolaires à domicile et à un travail rémunéré pendant les études (sept cégépiens sur dix occupent un emploi pendant les études à raison de 17 heures par semaine en moyenne (Roy, 2008)), on atteint une semaine de... 45-50 heures, avant de manger, de dormir, d'avoir des loisirs, etc. C'est appréciable!

Le culte de la performance, l'attrait de la consommation et la quête d'autonomie, valeurs prégnantes dans la société, ont tôt fait de gagner les jeunes cégépiens. Ils en font leur mode de vie où les frontières entre les études, le travail et la vie personnelle et familiale sont de plus en plus poreuses, ce que Pronovost (2007) qualifie de phénomène de « désynchronisation des temps sociaux » chez les nouvelles générations. C'est ainsi que les agendas des étudiants se noircissent et

ils normalisent souvent le fait de brûler la chandelle par les deux bouts. Ces différents aspects ne sont pas sans occasionner des pressions additionnelles chez les cégépiens, se traduisant par des risques accrus sur le plan du bien-être personnel.

La formation de l'identité de l'étudiant s'inscrit donc dans ce contexte sociétal où l'on désire devenir autonome et adulte plus rapidement en expérimentant, entre autres, le marché du travail. Ce dernier s'avère également une véritable opportunité de transition pour le cégépien vers le monde adulte. C'est ainsi que de nouvelles aptitudes telles que la communication, la gestion du stress et de son horaire personnel, la responsabilisation, contribuent à alimenter la transition des jeunes vers l'âge adulte. Sans compter la socialisation avec les adultes dans les milieux de travail.



# Des valeurs en appui à la réussite scolaire

Dernier constat : les valeurs des cégépiens. D'une manière générale, le profil des valeurs des étudiants s'accorde harmonieusement avec l'univers des études collégiales. C'est ainsi que des énoncés de valeurs tels que l'acquisition de connaissances, l'importance de l'effort pour réussir les études (culture de la méritocratie), la signification accordée au diplôme d'études collégiales et l'importance de la réussite scolaire comme valeur chez les étudiants, figurent au haut de la liste (Roy, 2008). En d'autres termes, pour la majorité des cégépiens, leur système de valeurs constitue un point d'appui à leurs études.

Or, les valeurs des étudiants représentent des

composantes de leur identité. C'est à partir d'elles que s'établissent leurs aspirations et les stratégies que les cégépiens déploient pour atteindre leurs buts, leur réalisation personnelle. Et plus il y aura convergence entre la quête identitaire de l'étudiant et son programme de formation, meilleures seront ses chances de réussite scolaire selon nos travaux (Roy, 2011).


Sur un autre registre, nous avons proposé aux étudiants des énoncés de valeurs se rapportant à une projection dans l'avenir liée à la réussite de leur vie selon eux. Les résultats du tableau 3 révèlent que le monde de « l'intime » supplante celui du « social ».

tableau 3

## PLUS TARD, TU PENSERAS AVOIR RÉUSSI DANS LA VIE SI :

Rang	Énoncés	Indice <sup>3</sup>
1	Tu as une famille unie.	1,93
2	Tu es heureux(se) dans ta vie de couple.	2,25
3	Tu obtiens du succès dans ton travail.	2,89
4	Tu fais beaucoup d'argent.	4,48
5	Tu t'engages dans ton milieu.	4,63
6	Tu es important(e) et influent(e).	4,84

Il est intéressant de noter que la famille représente une valeur phare chez eux. De plus, la valeur « famille » serait en nette progression chez les jeunes depuis 1990 (Assogba, 2004). Ce constat n'est peut-être pas étranger au fait que sept cégépiens sur dix vivent chez leurs parents, qu'ils apprécient leurs relations qu'ils nouent avec eux (huit étudiants sur dix) et qu'ils se disent satisfaits du soutien parental qui leur est apporté (sept étudiants sur dix). Ces informations expriment aussi des formes de sociabilité et de solidarité familiales qui, selon la littérature et nos propres travaux, ne sont pas sans contribuer à la réussite scolaire.



*Il est intéressant de noter que la famille représente une valeur phare chez eux. De plus, la valeur « famille » serait en nette progression chez les jeunes depuis 1990 (Assogba, 2004).*



## Conclusion

Le cégep est un milieu propice au développement identitaire des étudiants. Cette identité puise à de multiples influences provenant de différents milieux et de la société en général quant à certaines valeurs dominantes. Également, le temps passé au collège favorise chez l'étudiant l'expérimentation de diverses transitions qui, à leur manière, le conduisent progressivement vers le monde des adultes. C'est par ce regard plus global que nous pouvons mieux comprendre les diverses trajectoires qu'empruntent les cégépiens dans le cadre de leurs études collégiales. 📖

- 1 Roy, J., J. Bouchard et M.-A. Turcotte, en collaboration avec G. Tremblay et S. O. Fournier (2010). *Filles et garçons au collégial : des univers parallèles? Étude sur la problématique des genres et la réussite scolaire en milieu collégial*, rapport de recherche PAREA, Québec, Cégep de Sainte-Foy, Équipe Masculinités et Société et Observatoire Jeunes et Société.
- 2 Roy, J. (2008). *Entre la classe et les mcjobs. Portrait d'une génération de cégépiens*, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », série Analyses et essais, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- 3 Les étudiants avaient à évaluer leur degré d'accord à chacun des énoncés. La légende suivante a servi à déterminer l'indice en reproduisant la moyenne : 1-Tout à fait en désaccord; 2-Plutôt en désaccord; 3-Plutôt en accord; 4-Tout à fait en accord.

### RÉFÉRENCES

Voir p. 46.

## Projet Transition cégep : agir en faveur de la santé mentale des étudiants

Les enquêtes réalisées dans les établissements postsecondaires révèlent l'ampleur des problèmes de santé mentale chez les étudiants. Au Québec par exemple, une enquête dans le réseau collégial québécois montre que 56% des jeunes se disent stressés ou très stressés, et que un sur cinq (20%) se sent souvent ou très souvent déprimé (Roy, 2008).

La santé mentale des étudiants qui fréquentent les établissements postsecondaires suscite un intérêt grandissant, et l'appel à l'action se fait sentir de façon soutenue et de plus en plus structurée. C'est dans cette optique que le Projet Transition cégep vise à soutenir les cégeps soucieux d'améliorer la santé mentale de leurs étudiants, par l'entremise d'un programme d'application des connaissances (PAC). Se déclinant sous la forme de six rencontres de trois heures, le PAC

visait à favoriser la mise en place d'interventions éprouvées ou prometteuses, par la présentation de connaissances scientifiques pertinentes au regard de la santé mentale des étudiants. Depuis l'automne 2011, six cégeps participent au projet (Montmorency, Outaouais, Ahuntsic, Rimouski, Valleyfield et Saint-Jean-sur-Richelieu), chacun d'entre eux ayant eu la responsabilité de former un groupe de travail dédié au projet. Tout en prenant connaissance des contenus scientifiques, les groupes de travail sont également invités à prendre du recul sur les caractéristiques de leur contexte, processus soutenu par un outil d'analyse du milieu qui leur est proposé. Au terme de cette démarche, des interventions prioritaires à implanter auront été identifiées par chacun des groupes de travail.

**Pour plus d'informations sur le projet ou pour rejoindre l'équipe de recherche :**  
[www.qualaxia.org/ms/transition-cegep/index.php?lg=fr](http://www.qualaxia.org/ms/transition-cegep/index.php?lg=fr)

Référence : Roy, J. (2008). *Entre la classe et les mcjobs. Portrait d'une génération de cégépiens*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.



LA CONSTRUCTION  
DE **L'INDIVIDUALITÉ**  
ET LES RELATIONS  
INTERGÉNÉRATIONNELLES

CHEZ LES **JEUNES ADULTES**  
**QUÉBÉCOIS**  
**VIVANT CHEZ LEURS PARENTS**

**MAXIME BÉLANGER**

Conseiller

OFFICE DES PERSONNES  
HANDICAPÉES DU QUÉBEC

**ANNE QUÉNIART**

Professeure au département  
de sociologie

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC  
À MONTRÉAL

**A**u cours de la majeure partie du XX<sup>e</sup> siècle, et de façon plus marquée pendant les années 1960 et 1970, les étapes menant à l'âge adulte étaient généralement synchronisées et irréversibles (Galland, 2001b). Aujourd'hui, nous constatons des transformations dans les comportements des jeunes en ce qui a trait à ce passage à l'âge adulte. Par exemple, certains décident de vivre avec un partenaire tout en poursuivant leurs études, plutôt que de se marier après avoir obtenu un



diplôme. D'autres choisissent de continuer de vivre chez leurs parents et ce, même s'ils occupent un emploi à temps plein et ont terminé leurs études ou encore, décident de retourner au domicile familial après un certain temps passé en appartement. C'est à ces jeunes adultes que nous nous sommes intéressés, constatant qu'il y a, depuis une vingtaine d'années, une progression constante du nombre de femmes et d'hommes dans la vingtaine et au début de la trentaine qui cohabitent avec leurs parents. En

effet, de 1981 à 2001, la part des 20-24 ans vivant avec leurs parents est passée de 57 à 63 % chez les hommes et de 37 à 48 % chez les femmes. Chez les 25-29 ans, ces proportions ont augmenté de 17 à 25 % chez les hommes et de 9 à 13 % chez les femmes (Molgat et Charbonneau, 2003; Statistique Canada, 2002). Ce phénomène de cohabitation tardive est davantage l'apanage des jeunes vivant dans les grandes villes du Québec : à Montréal, 64 % des 20-24 ans vivent au domicile parental alors que dans des régions telles

que l'Abitibi-Témiscamingue (22 %) et le Saguenay-Lac Saint-Jean (35 %), ce mode de vie est beaucoup moins présent (Molgat et Charbonneau, 2003). Ceci peut s'expliquer entre autres « par la possibilité qu'offre la grande ville de concilier le désir de vivre sa jeunesse au plan de l'expérimentation culturelle et sociale, et la vie au domicile des parents » (Maunaye et Molgat, 2003, p. 225). Le taux de cohabitation varie aussi en fonction du niveau de scolarité et des revenus

---

**LE TAUX DE COHABITATION VARIE AUSSI EN FONCTION DU NIVEAU DE SCOLARITÉ ET DES REVENUS DES JEUNES ADULTES.**

---

des jeunes adultes. Par exemple, chez les hommes célibataires âgés entre 20 et 29 ans, ce taux est de 70 % chez ceux ayant un revenu annuel se situant entre 5 000 \$ et 9 999 \$, comparativement à 43 % chez ceux gagnant entre 30 000 \$ et 39 999 \$ (Boyd et Norris, 1999). De plus, le taux de cohabitation diffère en fonction de la situation matrimoniale des parents et de la taille des ménages (Beaupré, Turcotte et Milan, 2006). À titre d'exemple, les jeunes adultes ont plus tendance à vivre au domicile familial si les parents sont encore ensemble que s'ils sont divorcés ou que l'un d'eux est décédé. Cependant, ce sont dans les familles reconstituées que l'on retrouve le taux de cohabitation parents/jeunes adultes le moins élevé (Boyd et Norris, 1995).

Qu'est-ce qui amène de jeunes adultes à continuer de cohabiter avec leurs parents? Les chercheurs pointent du doigt principalement les difficultés accrues que connaissent les jeunes en termes d'insertion professionnelle et résidentielle. Ils attribuent également cette cohabitation tardive à la montée de la fréquentation scolaire postsecondaire, à la plus grande autonomie dont disposent les jeunes au foyer familial, au rapprochement intergénérationnel, aux politiques sociales québécoises n'encourageant pas

l'autonomie des jeunes (absence de soutien financier direct au logement pour les jeunes, restrictions posées à l'admissibilité aux programmes d'assurance-emploi et d'aide sociale, faible niveau de prestation de ces programmes), à l'allongement du célibat et, conséquemment, au report de la formation et de

la mise en ménage du couple (Boyd et Norris, 1999; Gauthier, 2003; Maunaye et Molgat, 2003; Molgat, 2000). Pour d'autres chercheurs, qui se sont intéressés plus

spécifiquement aux étudiants, c'est le contexte actuel, caractérisé par une libéralisation des mœurs familiales et par une marge de liberté accrue des acteurs, qui favoriserait des relations familiales plus ouvertes à la négociation, permettant ainsi aux jeunes adultes de se construire une identité propre et de disposer d'une plus grande autonomie au sein même du domicile familial (Cicchelli, 2001; de Singly, 2000; Maunaye et Molgat, 2003; Ramos, 2002).

Mais, au-delà de ces explications, qu'en disent les jeunes eux-mêmes? Quelles sont leurs justifications pour continuer à vivre chez leurs parents? Comment parviennent-ils à se construire comme personne autonome et à s'accomplir dans un rapport contraint par une certaine dépendance et par le respect de certaines normes parentales? Quels types de liens intergénérationnels se tissent entre le jeune adulte et ses parents dans ce contexte? Telles sont les questions qui ont guidé notre recherche<sup>2</sup> dont l'originalité est de porter non pas sur de jeunes étudiants, mais sur de jeunes travailleurs, qui ont terminé leurs études et qui occupent un emploi, c'est-à-dire qui disposent théoriquement de moyens financiers pour quitter le domicile familial.

Dans cet article, après avoir défini le contexte théorique et la démarche méthodologique de notre recherche, nous ferons état des motivations des jeunes à demeurer chez leurs parents. Ensuite, nous présenterons les principaux éléments qui, selon nous, facilitent le processus d'individualisation de ces jeunes, c'est-à-dire leur capacité à se construire comme adulte autonome au sein du domicile familial, mais également les éléments pouvant l'entraver.

## **Ressources jeunesse**

### **Travail de rue et communautaire**

**Dans la rue**  
514 526-7677  
1 888 520-7677  
[www.danslarue.com](http://www.danslarue.com)

**Unité d'intervention mobile l'Anonyme**  
514 842-1488  
[www.anonyme.ca](http://www.anonyme.ca)

**PACT de rue (Projet ado communautaire en travail de rue)**  
514 278-9181  
[www.pactderue.org](http://www.pactderue.org)

**Plein milieu**  
514 524-3661  
1 888 524-3661  
[www.pleinmilieu.qc.ca](http://www.pleinmilieu.qc.ca)

**TRAC (travail de rue action communautaire)**  
514 939-2122  
[www.letrac.org](http://www.letrac.org)

**Fondation Partageons l'espoir**  
514 933-5599  
[www.partageonslespoir.ca](http://www.partageonslespoir.ca)

# Contexte théorique de la recherche

Pour comprendre comment peut se déployer ce processus d'individualisation chez les jeunes adultes Québécois à travers le prolongement de la cohabitation avec leurs parents, nous avons choisi de nous appuyer sur les travaux qui s'intéressent aux questions de l'individualisme contemporain et du processus d'individualisation des jeunes adultes, dont ceux de Taylor (1992), de Singly (2000) et

Cicchelli (2001). En effet, le jeune adulte y est envisagé comme pouvant être à la fois « enfant » — donc dépendant de ses parents —, et « adulte » — donc autonome — contrairement, par exemple, à la théorie de « l'allongement de la jeunesse » développée par Galland (2001b) dans laquelle il doit nécessairement passer de l'un à l'autre, c'est-à-dire se construire une identité d'adulte.

## Les principaux concepts

Mais auparavant, il est utile de définir les concepts qui sont au centre de ces théories et donc, de notre recherche. Le premier est bien sûr celui d'individualisation qui, pour de Singly, renvoie en fait au statut d'adulte et peut se décomposer en deux dimensions qui sont l'impératif d'autonomie et l'acquisition de l'indépendance, notamment financière et résidentielle. Il est toutefois évident que cette dernière dimension ne pourra se réaliser entièrement par un prolongement de la cohabitation intergénérationnelle. Nous pensons tout de même que le jeune adulte peut se considérer comme adulte en faisant référence à l'autonomie relative dont il dispose au foyer familial. En ce sens, ces jeunes adultes vivent sous le « mode de la dissociation » (Chaland, 2001) en pouvant devenir autonomes sans être indépendants. Comme l'a montré Chaland, « on conçoit mieux que l'indépendance économique ne constitue pas le seul chemin pour accéder à l'autonomie,

que l'indépendance ou l'autonomie peuvent être vécues différemment selon que l'individu maîtrise ou non son monde, qu'il est avec ou seul » (Chaland, 2001, p. 42-43). Autrement dit, l'adulte doit être considéré non pas comme une personne qui essaie d'acquérir à tout prix l'indépendance en s'affranchissant des dépendances objectives, mais plutôt comme un acteur qui veut devenir autonome, responsable et se réaliser comme personne authentique sans forcément couper tous ses liens de dépendance.

À cet égard, l'autonomie du jeune adulte, deuxième concept central de notre recherche,

qui sera considérée ici comme le résultat « de la capacité que lui donne sa raison de pouvoir vivre et agir par soi. Le propre de l'individu humain est en effet de pouvoir se décider par lui-même à partir de représentations et de normes émanant de sa réflexion critique, qu'il est apte à traduire en stratégies et en actes (pouvoir sur soi) » (Laurent, 1993, p. 4-5). Autrement dit, ces jeunes doivent en arriver à être maîtres de leur destin afin d'expérimenter la vie selon leurs aspirations plutôt que d'être maintenus dans la dépendance et la surprotection, sans qu'ils puissent gérer eux-mêmes leur vie.

Dans le cas de la cohabitation intergénérationnelle, cela peut se traduire par l'élaboration

de règles construites dans la négociation ou par la mise en œuvre de stratégies visant à modifier certaines contraintes engendrées par la dépendance de la cohabitation de façon à ce que le jeune adulte puisse

---

L'AUTONOMIE DU JEUNE ADULTE, DEUXIÈME CONCEPT CENTRAL DE NOTRE RECHERCHE, QUI SERA CONSIDÉRÉE ICI COMME LE RÉSULTAT « DE LA CAPACITÉ QUE LUI DONNE SA RAISON DE POUVOIR VIVRE ET AGIR PAR SOI. »

---

accroître sa marge d'autonomie et pouvoir se penser finalement comme adulte (Ramos, 2002). Être autonome, c'est également faire de bons ou de mauvais choix et être en mesure de les assumer. Cette autonomie se vérifiera par la capacité ou non du jeune adulte à pouvoir négocier, définir et accomplir ses propres projets au sein du nid familial, mais aussi d'arriver à les faire accepter et légitimer par ses parents. Elle peut également se traduire par la participation ou non du jeune dans l'élaboration des règles communes et par sa « soumission » ou son « adhésion » à ces dernières (Chaland, 2001).

---

Cette façon d'envisager l'égalité permet au jeune adulte de renégocier sa place au sein de la famille afin d'en arriver à une nouvelle reconnaissance identitaire et à fonder de nouveaux rapports intergénérationnels prenant en compte le respect de la dignité de chacun des membres.

---



## **Famille et construction de soi : examen des théories sur le processus d'individualisation**

Ayant défini nos principaux concepts, il importe de revenir sur le processus même d'individualisation. À cet effet, il est utile de rappeler d'abord que pour Taylor, les sociétés contemporaines ont imposé un impératif, devenu rapidement une norme pour chaque individu, celui de devenir un « être original », mais également autonome et responsable. L'objectif de chacun revient à découvrir cette identité latente où « être sincère envers moi-même signifie être fidèle à ma propre originalité, et c'est ce que je suis seul à pouvoir dire et découvrir. En le faisant, je me définis du même coup. Je réalise une potentialité qui est proprement mienne » (Taylor, 1992, p. 44). Cette conception moderne de l'individualisme dévalorise donc les rôles et les statuts « figés » et encourage, du même coup, l'originalité et l'authenticité.

Toutefois, pour Taylor, cette identité personnelle ne peut se concevoir qu'en entretenant des rapports étroits avec des « autres qui comptent ». Il insiste sur l'importance du « dialogisme », terme utilisé pour montrer comment l'identité de l'individu se constitue par le contact et l'échange continu avec autrui, ce qui amène l'acteur à se définir par comparaison et à chercher en quoi sa différence avec les autres est significative. C'est ainsi qu'il peut se construire une identité originale puisque d'autres la reconnaissent comme telle. La reconnaissance par l'entremise de relations avec les autres devient ainsi la condition *sine qua non* permettant à l'individu de se réaliser.

Cette importance accordée aux relations avec des « autres qui comptent » pour le développement identitaire du jeune adulte permet de constater que la famille joue un rôle fondamental dans ce processus d'individualisation. Cette thèse est en fait reprise par de Singly et Cicchelli qui soutiennent même que les relations parentales peuvent continuer à être bénéfiques pour l'individualisation du jeune adulte vivant au domicile familial. En effet, pour de Singly, ce n'est pas avec n'importe quels autres que l'individu peut se découvrir et s'accomplir et dans ce contexte, la famille devient donc pour lui « le lieu dans lequel les adultes et les jeunes, les hommes et les femmes élaborent cette forme d'intériorité qui nous amène à nous concevoir comme des êtres doués de profondeurs intimes (Taylor, 1992), et qui crée le sentiment d'authenticité, c'est-à-dire « une certaine façon qui est la *mienne* », sans imiter celle des autres » (de Singly, 2000, p. 15).

De Singly, tout comme Cicchelli d'ailleurs, n'associe donc pas la montée de l'individualisme contemporain à des conséquences néfastes sur la structuration des liens familiaux. Il pense plutôt que les liens de filiation se retrouvent transformés par l'individualisation dans la mesure où chaque membre de la famille cherche, dans ces relations familiales, à être reconnu davantage en tant que personne authentique plutôt qu'à travers son statut familial. Autrement dit, les relations familiales seraient davantage orientées aujourd'hui vers la satisfaction des besoins individuels et



l'épanouissement personnel de chacun des membres plutôt que vers les intérêts du groupe. Bref, pour de Singly, la formation d'une identité personnelle ne peut passer que par des rapports avec des très proches où la famille devient, ce faisant, le lieu privilégié dans cette quête de soi.

Pour de Singly, l'accès à l'autonomie est donc une condition nécessaire pour devenir soi-même et peut se réaliser, à certaines conditions, par un prolongement de la cohabitation familiale. Il mentionne néanmoins que l'asymétrie des statuts entre parents et jeune adulte peut perdurer dans ce genre de situation tant qu'elle ne nie pas la reconnaissance de l'identité revendiquée et n'enferme pas le jeune adulte dans un rôle ou un statut qui ne lui convient pas. Pour que le jeune adulte puisse s'accomplir comme « être original », les relations intergénérationnelles doivent donc évoluer et être marquées par le sceau de la discussion et de la négociation afin d'être plus satisfaisantes pour tous. La finalité est bien d'en arriver à ce que le jeune ne soit plus défini par son statut de « fils de » ou « fille de », mais plutôt reconnu comme une personne en relation avec une autre personne. Autrement dit, « la dimension statutaire n'est pas niée, elle devient seconde » (de Singly, 2001, p. 10). À l'inverse, si l'identité revendiquée n'est pas reconnue par les parents, il peut se créer un climat de tensions et de conflits pouvant mener à terme à la décohabitation du jeune adulte. Les relations intergénérationnelles doivent donc évoluer et revêtir un autre sens dans le rapport à l'autre.

Afin d'appréhender comment s'établissent ces nouveaux rapports, la thèse de « l'égalité en dignité » introduite par Cicchelli permet de comprendre que « l'objectif des parents et des enfants n'est pas de parvenir à une égalité juridico-formelle qui serait le prolongement d'une égalité des statuts, mais à une égalité dans l'estime que chacun

doit à l'autre en vertu de son humanité profonde, de son soi humanitaire » (Cicchelli, 2001, p. 190).

Cette façon d'envisager l'égalité permet au jeune adulte de renégocier sa place au sein de la famille afin d'en arriver à une nouvelle reconnaissance identitaire et à fonder de nouveaux rapports intergénérationnels prenant en compte le respect de la dignité de chacun des membres. C'est « à la fois une tentative pour voir de nouveaux droits promus et pour accepter les exigences de ceux qui les reconnaissent en s'attribuant de nouveaux devoirs » (*idem*, p. 190). Une dynamique de différenciation s'instaure ainsi à l'égard des identités des autres membres de la famille pour que chacun puisse en arriver à une reconnaissance de leur altérité. Pour Cicchelli, percevoir et revendiquer sa différence au sein de la famille sont deux éléments permettant d'atteindre cette « égalité en dignité » tant convoitée par le jeune adulte.

L'examen de ces théories nous a permis de constater qu'il semble ainsi possible pour le jeune adulte continuant à habiter chez ses parents de se construire, à certaines conditions, comme personne autonome et comme adulte. Cette injonction à devenir soi-même serait réalisable de nos jours par des rapports intergénérationnels qui s'inscriraient davantage dans une dynamique d'individualisation que de dépendance en s'ouvrant fortement aux aspirations du jeune adulte. Des relations familiales plus ouvertes à la négociation et à la discussion entre les jeunes et leurs parents déboucheraient ainsi sur une reconnaissance accrue de l'autonomie personnelle des premiers. Les rapports intergénérationnels doivent tout de même évoluer vers une ouverture à l'autre et vers une reconnaissance mutuelle satisfaisante pour les deux parties, une situation qui n'est pas évidente à gérer et qui peut être à l'origine de plusieurs conflits pouvant mener au départ prématuré du jeune adulte (Molgat, 2003).



## Démarche méthodologique

Pour comprendre comment les jeunes eux-mêmes perçoivent et vivent leur situation, nous nous sommes tournés, sur le plan méthodologique, vers une approche qualitative par entrevues. Les répondants ont été recrutés sur une base volontaire selon quatre critères : ils devaient être âgés entre 20 et 29 ans, avoir terminé leurs études, occuper un emploi et habiter chez leurs parents. Au total, onze entrevues semi-dirigées ont été réalisées auprès de sept hommes et de quatre femmes vivant pour la plupart dans la région de la Montérégie.

Les entrevues ont été analysées selon la méthode de la théorisation ancrée (Paillé, 1994) : analyse verticale puis transversale, visant à dégager les thèmes puis à les regrouper en catégories conceptuelles pour ensuite construire une interprétation du phénomène à l'étude.

Les entrevues débutaient par une première question ouverte qui était : « J'aimerais que tu me racontes comment cela est arrivé et pourquoi continues-tu à vivre chez tes parents? ». Ensuite, divers thèmes étaient abordés systématiquement aux fins de comparaison, soit : **1•** l'expérience vécue chez les parents<sup>3</sup>; **2•** la perception de ce mode de vie<sup>4</sup>; **3•** la réalisation de leur autonomie<sup>5</sup>; **4•** enfin, le sens accordé aux relations intergénérationnelles<sup>6</sup>.

Les jeunes répondants que nous avons rencontrés sont âgés de 21 à 28 ans, pour une moyenne d'âge

de 24 ans. La plupart sont célibataires et leur dernier diplôme obtenu est, pour la majorité, le diplôme d'études secondaires. Seulement deux répondants ont obtenu un diplôme d'études collégiales (18 %), pourcentage qui est largement en deçà du taux de diplomation au niveau collégial (38 %) pour la

population québécoise en général (Trottier et Turcotte, 2003). Comme le montre d'ailleurs certaines études (Boyd et Pryor, 1989; Boyd et Norris, 1999), plus les niveaux de revenu et de scolarité des jeunes adultes sont élevés,

moins ils auront tendance à demeurer au domicile familial et, vice-versa. Par conséquent, nombreux sont les répondants qui occupent un emploi de type « ouvrier » demandant peu de spécialisation : opérateur, journalier dans une usine, ébéniste, menuisier. Les revenus annuels varient de 15 000 à 40 000 dollars, la moyenne se situant à 29 000 dollars. Enfin, cinq des répondants sont déjà allés en appartement, tandis que les autres n'ont jamais quitté le foyer familial.

Outre des données sur leur statut socio-économique, nous avons également recueilli des informations sur leur famille (situation matrimoniale des parents, âge des parents, occupation et revenu familial). À cet égard, une faible majorité des parents sont encore mariés (6 cas sur 11) alors que les autres sont divorcés ou, dans un cas, que l'un d'eux est décédé.

---

LES RÉPONDANTS ONT ÉTÉ RECRUTÉS SUR UNE BASE VOLONTAIRE SELON QUATRE CRITÈRES : ILS DEVAIENT ÊTRE ÂGÉS ENTRE 20 ET 29 ANS, AVOIR TERMINÉ LEURS ÉTUDES, OCCUPER UN EMPLOI ET HABITER CHEZ LEURS PARENTS.

---

# Les motivations à demeurer au domicile familial

Dans toutes les entrevues, ce qui ressort des motivations de ces jeunes à poursuivre la cohabitation avec leurs parents est l'instabilité qui caractérise leur situation professionnelle actuelle ou passée. Ainsi, plusieurs répondants occupent ou occupaient un emploi précaire et peu rémunérateur; certains ont changé plusieurs fois d'emploi, tandis que d'autres sont incertains de ce qu'ils veulent réellement faire dans la vie. Outre la situation professionnelle, d'autres facteurs entrent aussi en ligne de compte. Ainsi, plusieurs répondants sont encore célibataires, et même s'ils occupent un emploi stable, ils ne voient pas « l'utilité » de s'en aller seul en appartement quand leurs parents possèdent une maison où ils peuvent être hébergés. Une vie de couple durable devient alors pour eux une des « conditions » de leur départ, mais assortie tout de même d'une aisance financière. Autrement dit, le fait de pouvoir rester chez leurs parents devient un moyen pour contrer une forme d'isolement en leur permettant d'attendre de vivre en couple et d'espérer parvenir à une certaine stabilité affective – en plus d'une stabilité professionnelle et financière – avant leur départ du domicile familial :

**« Si j'étais encore mieux rémunérée. Si je déménageais avec qui j'ai vraiment envie d'habiter. Pour moi, c'est le but. Avoir de la liberté pour moi, ce n'est comme pas assez pour déménager avec quelqu'un. Ça serait vraiment parce que j'ai envie de vivre avec cette personne-là et avoir une intimité avec quelqu'un, partager et bâtir quelque chose avec quelqu'un » (Sandra, 23 ans)<sup>7</sup>.**

Il est à noter que très peu évoquent la recherche de l'indépendance ou de l'autonomie comme motif principal de départ du domicile familial, contrairement aux jeunes de diverses études européennes où les raisons évoquées autant chez les hommes que chez les femmes se rapportent principalement à l'accès à l'autonomie ou à l'indépendance<sup>8</sup> (Molgat, 2000). À cet égard, les jeunes adultes de notre étude semblent avoir plutôt tendance à reproduire la trajectoire type des jeunes des années 1950 consistant à atteindre une certaine stabilité affective et professionnelle avant de quitter le domicile familial (Galland, 2001b).

Par ailleurs, plusieurs répondants mentionnent également les avantages pratiques et monétaires qu'ils retirent de cette situation, notamment, à ne pas avoir à se préoccuper des tâches domestiques comme les repas, la vaisselle, le lavage, mais également pour l'absence ou le peu de pension à payer :

**« Par rapport à une personne qui a quitté le domicile familial. Oui, je prends ça comme un avantage d'être encore chez mes parents de me faire traiter comme**

**je me fais traiter. Que le souper soit prêt à chaque soir, que mon lavage soit fait. J'ai été dans une école privée et j'ai vu beaucoup d'enfants chouchoutés. Je ne me considère pas comme un enfant chouchouté. Bien peut-être que oui, mes parents y m'aiment. Oui, ils vont tout faire pour moi » (Charles, 21 ans).**

Pour plusieurs, le fait de pouvoir rester chez leurs parents leur permet ainsi d'économiser de l'argent tout en ne se privant de rien. Ce discours est plus présent chez les répondants qui considèrent la location d'un appartement comme un « gaspillage d'argent », comme une forme de privation impliquant des sacrifices à faire. Autrement dit, pour eux, la cohabitation au domicile familial ne constitue pas seulement un lieu de transition, leur permettant de se donner le temps nécessaire pour atteindre une certaine stabilité sur les plans affectif, professionnel ou financier. Elle représente avant tout un endroit confortable, allégé de certaines responsabilités, au sein duquel ils peuvent continuer à consommer sans avoir à faire de sacrifices; un lieu leur permettant de vivre leur vie sans avoir à se soucier des dépenses encourues. Bref, ils se sont habitués à un certain mode de vie dans lequel règne le confort et ils ne sont pas prêts à le sacrifier lorsqu'ils iront en appartement :

**« Avoir de l'argent. Je ne déménagerai pas si je n'ai pas d'argent pour m'en aller dans un petit 2½ avec des coquerelles et ne pas être capable de payer. J'aime mieux déménager et être en moyen de le faire. Je suis habituée d'avoir mes sous et pouvoir me payer pas mal tout ce que je veux. Lorsque je vais déménager, je ne veux pas être dans la merde, être serrée et ne pas arriver. Vraiment si je déménage c'est parce que j'ai l'argent pour y aller et que ça va bien aller. Je vais avoir une belle vie pareil » (Amélie, 23 ans).**

En somme, l'instabilité ressentie au niveau affectif et/ou professionnel est le principal élément amenant ces jeunes adultes à rester au domicile familial. Selon Galland (2001b), cette phase de précarité professionnelle, conjuguée à un allongement du célibat, devient un des éléments importants qui caractériseraient la jeunesse d'aujourd'hui. Mais ce que Galland ne souligne pas, c'est que ces jeunes adultes ne prolongent pas nécessairement leur séjour au domicile parental pour accéder à un emploi stable. Certains le prolongent car ils sont incertains de ce qu'ils veulent réellement faire dans la vie ou encore parce qu'ils aiment un certain confort. En ce sens, la cohabitation avec leurs parents leur permet de vivre dans un environnement stable, allégé de certaines responsabilités et de dépenses.

# Une définition ambiguë de soi

Il importe également de mentionner que ce mode de vie présente un certain impact sur la façon dont les jeunes se définissent et sur la manière dont ils se perçoivent comme autonome ou non. À cet égard, lorsque nous leur avons demandé s'ils se considèrent comme des personnes autonomes, ils oscillent ainsi entre des critères de dépendance objectifs et leur propre subjectivité (impression, perception de soi) pour répondre à cette épineuse question. Par exemple, plusieurs ont tendance à se définir comme autonomes au sens où ils occupent un emploi, sont autonomes financièrement, n'ont pas de compte à rendre et sont capables de « gérer leurs propres affaires ». Mais le fait d'habiter chez leurs parents les contraint à dire qu'ils ne sont pas complètement autonomes. L'achèvement de leur autonomie ne se fera selon eux qu'avec l'acquisition de l'indépendance résidentielle :

**« Je ne peux pas être autonome à 100 %, je suis encore chez mes parents. Mais je suis autonome, oui parce que je gère mes propres affaires aussi. Oui, je me sens autonome à un certain point, mais tu ne le seras jamais autant que quand tu vas avoir ta maison. Tu n'as pas de marge d'erreur. Il faut que tu penses à tout, tu n'as pas le choix » (Jean, 23 ans).**

C'est ce qui pousse d'ailleurs une répondante à se définir pour l'instant comme un « adulte semi-autonome ».

Plus généralement, le fait d'occuper un emploi, mais d'habiter encore chez ses parents et, par conséquent, de ne pas avoir acquis une indépendance résidentielle génère, chez la plupart des répondants, certaines ambiguïtés dans la manière dont ils se définissent. Ainsi, ils ne se voient pas complètement comme des adultes et sont en même temps réticents à employer le terme « jeune ». Certains répondants vont ainsi se définir comme des adultes

à travers l'occupation d'un emploi et des responsabilités qui peuvent y être associées. Mais ils vont tout de même s'identifier à la jeunesse pour certains de leurs comportements qui demeurent immatures et irresponsables. Ils auront donc tendance à se situer entre la jeunesse et l'âge adulte :

**« Un entre-deux. J'ai une vie d'adulte parce que je travaille beaucoup mais j'ai encore la jeunesse en-dedans de moi qui est comme : on a juste une jeunesse à vivre, il faut faire le party quand on peut, quand on a le temps. J'ai encore ce petit côté-là, mais quand je suis en couple, je l'ai moins là. Mais il y a d'autres affaires qui prennent le dessus en couple » (Charles, 21 ans).**

Certains vont alors se considérer davantage comme des adultes lorsqu'ils posséderont une maison ou qu'ils auront des enfants :

**« Ça fait que je suis un jeune adulte, mais je pense que lorsque je vais avoir ma maison, je vais me considérer pas mal plus comme un adulte » (Robert, 24 ans).**

La plupart des répondants sont donc réticents à employer le terme « jeune » pour se définir et tendent plutôt à se qualifier d'adultes situés dans un entre-deux. Rappelons à cet égard que les attributs de l'« adultérité » sont « l'occupation d'un emploi stable et l'autonomie financière qui garantissent une certaine pérennité financière des moyens d'existence, l'autonomie résidentielle qui est le signe d'une indépendance acquise à l'égard des parents, et enfin la vie de couple qui représente l'accès à une certaine stabilité affective » (Galland, 2001a, p. 632).

En regard de cette définition, nous pouvons comprendre pourquoi les répondants éprouvent

certaines difficultés à se percevoir pleinement comme adultes et comme autonomes. Certains ont une stabilité affective et tous sont autonomes financièrement, mais aucun n'a acquis une autonomie résidentielle et certains n'ont pas d'emploi leur assurant la stabilité et l'indépendance nécessaires pour accéder pleinement à l'âge adulte et pour achever leur autonomie.

## Ressources jeunesse

Service d'écoute et d'information  
(par téléphone, en ligne ou face à face)

### Tel-jeunes

514 288-2266  
1 800 263-2266  
www.teljeunes.com

### Jeunesse J'écoute

1 800 668-6868  
www.jeunessejeecoute.ca

### À deux mains / Head and Hands

514 481-0277  
www.headandhands.ca/fr

### Bureau de consultation jeunesse

514 270-9760  
www.bcj14-25.org

### Suicide Action Montréal

Région de Montréal :

514 723-4000

Ailleurs au Québec :

1 866 277-3553  
www.suicideactionmontreal.org



---

*L'asymétrie entre les deux générations tend à s'estomper depuis la fin de l'adolescence des répondants et il peut désormais s'établir une relation plus sereine, se déroulant davantage sous le mode égalitaire d'adulte à adulte.*

---

## ***Les facilitateurs à l'individualisation***

Néanmoins, nous retrouvons dans le discours de ces jeunes certains éléments nous permettant de penser que le processus d'individualisation peut continuer à se développer lors du prolongement de la cohabitation parentale. Pour déterminer ces facilitateurs à l'individualisation, nous avons eu recours à deux concepts développés par Ramos (2002) qui sont la « convivialité familiale » et le sentiment de vivre « chez-nous », « chez-soi » et/ou « chez ses parents ». Pour elle, quand le climat familial tend à être convivial ou harmonieux, il semble que le jeune adulte arrive à se sentir vivre « chez-nous » plutôt que « chez ses parents », lui laissant ainsi une plus grande marge de manœuvre pour se construire lui-même et comme adulte autonome au sein du domicile familial. Par conséquent, lorsque ce sentiment de « chez-nous » est fort, le jeune adulte se considère surtout comme un acteur qui peut agir sur son environnement et le transformer et ce faisant, le lien de dépendance se trouve modifié et est vécu plus positivement.

Hormis un répondant, nous avons pu constater que tous entretiennent des rapports conviviaux avec leurs parents leur permettant, à des degrés variables, de se sentir vivre « chez-nous ». L'asymétrie entre les deux générations tend à s'estomper depuis la fin de l'adolescence des répondants et il peut désormais s'établir une relation plus sereine, se déroulant davantage sous le mode égalitaire d'adulte à adulte. Notons à cet égard que

le développement de relations plus égalitaires et conviviales est avant tout tributaire d'un respect réciproque de la dignité et de l'intimité des deux générations, c'est-à-dire de respecter « ce qu'ils sont ». Par exemple, les jeunes doivent accepter de ne pas recevoir leur ami(e) à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. De leur côté, les parents doivent également respecter le mode de vie de leurs enfants, leur intimité et leur vie privée en n'entrant pas dans leur chambre à tout moment et en ne contrôlant pas leurs allées et venues. Nous avons pu constater que la majorité des répondants ne jugent pas la présence parentale comme étouffante et, pour reprendre l'expression de l'un d'eux, ils vivent plutôt leur vie « comme si on était chacun dans nos appartements ».

***« Ils me font sentir que je suis chez-nous et que j'ai le droit de rester tout le temps que je veux » (Amélie, 23 ans).***

***« Non, jamais. Ils ne m'ont jamais laissé savoir que je n'étais pas à ma place. Il faut savoir respecter les autres, qu'est-ce qu'ils sont. Et une fois qu'on a compris ça, c'est normal qu'eux autres aussi ils me respectent » (Patrick, 25 ans).***

Les répondants adhèrent ainsi à certaines exigences parentales dans le but d'entretenir des rapports conviviaux avec leurs parents et de se sentir vivre davantage « chez-nous » que chez leurs parents. Ces stratégies leur permettent de

continuer à vivre en partie leur vie comme ils le veulent. Toutefois, quand il s'agit d'aborder l'intimité, les partys et l'invitation d'ami(e)s au domicile familial, les répondants semblent se sentir vivre davantage chez leurs parents :

**« Mes parents y comprennent ça aussi dans un certain sens. Ce n'est pas la première blonde que j'amène. C'est un petit peu plus gênant des fois, on n'est pas chez-nous. Je suis chez-nous mais dans un certain sens c'est plus la maison à mes parents. Leur univers à eux autres là. Mais j'ai des moments d'intimité le soir, la nuit. Pas juste ces moments-là mais quand je veux avoir la paix, on s'en va dans ma chambre et on fait ce qu'on a à faire »** (Patrick, 25 ans).

**« Pas à cause de mes parents, c'est parce que je ne suis pas chez-nous. Dans le fond, je ne peux pas rien faire sans me sentir mal. Je veux écouter un film en haut, mes parents sont là et je ne change pas le poste devant eux autres. D'inviter du monde, il faut toujours que je leur demande. J'ai 25 ans et il faut que je demande la permission à mes parents encore »** (Michel, 25 ans).

L'univers parental prédomine alors dans ces situations et les répondants semblent ressentir un malaise ou une certaine gêne à agir librement. Ils vont donc restreindre d'eux-mêmes leurs aspirations personnelles et leur liberté d'action au profit de l'importance accordée à l'univers parental.

Néanmoins, la plupart ont été capables de se construire un « chez-soi » bien à eux au sein du domicile familial. Différents processus de séparation sont mis en œuvre leur permettant d'acquérir une certaine indépendance vis-à-vis de leurs parents et d'élaborer ainsi un monde personnel se différenciant de l'univers parental. Pour certains, cela peut davantage se remarquer à l'égard de l'espace physique. Par exemple, dans deux cas, ces jeunes ont leur « petit appartement » au sous-sol comprenant une chambre, une salle de bain et un salon privé. Dans d'autres cas, c'est leur chambre qui devient cet espace de réalisation personnelle :

**« Avoir mon petit appartement, je serais bien aussi. Mais avec ma chambre en haut, c'est comme j'arrive ici, je viens faire mes affaires ici [cuisine], mais après je remonte en haut. C'est comme mon appartement à moi. Je lis là et tout ça. Alors je suis bien »** (Valérie, 21 ans).

Pour d'autres, cela peut se manifester dans la capacité des répondants à établir des séparations entre les domaines parentaux et des domaines qu'ils considèrent comme personnels, de faire une distinction entre ce que Ramos (2002) nomme le « je individuel » du « je familial ». À cet égard, le respect de leur vie privée et plus précisément de leur vie amicale, sentimentale et sexuelle

deviennent des zones personnelles importantes à protéger contre le contrôle parental :

**« Je suis pas mal proche de mes parents. Alors je n'ai pas vraiment des choses à cacher. Mais il y a des choses qui ne me demandent pas. Admettons ma vie plus amoureuse, jamais qu'ils me posent de questions là-dessus. Ce sont mes affaires. Ils ne me demandent pas grand-chose de toute façon et on est proche. Alors si je veux en parler, je vais en parler. Sinon, eux autres ils ne me questionneront pas vraiment »** (Amélie, 23 ans).

Bref, se construire un « chez-soi » chez ses parents c'est pouvoir mettre en place un monde personnel se différenciant de l'univers et de l'ingérence parentale, ce que les répondants sont arrivés à faire dans la majorité des cas.

Un autre élément qui, selon nous, favorise l'apparition de rapports plus conviviaux est la libéralisation des mœurs au sein de l'institution familiale. Dans la majorité des cas, peu de sujets demeurent tabous et opposent les répondants à leurs parents rendant ainsi le climat familial moins conflictuel. Cependant, des jugements parentaux peuvent persister dans certains domaines de la vie privée (travail, études, vie sentimentale) et des oppositions fondamentales peuvent subsister entre les deux générations sur certains sujets (marijuana, jeux de hasard).

Finalement, l'établissement de relations plus égalitaires entre les deux générations s'observe par les changements d'attitudes et de perceptions des répondants à l'égard de leurs parents depuis la fin de leur adolescence :

**« Mais avant, je les percevais un peu plus pas comme un obstacle, mais ils me forçaient trop à faire des choses. Ils voulaient trop avoir de l'autorité. Je ne dis pas que ce n'est pas la bonne chose. Mais maintenant, mon père c'est comme un ami, mais je ne lui confie pas tout parce que justement c'est mon père. Ma mère, c'est la même chose. Ce n'est plus comme mes parents. Oui, ce sont encore mes parents, mais je ne les vois plus comme de la discipline, un élément supérieur à moi. On est sur le même pied et on s'entraide »** (Charles, 21 ans).

En ce sens, en ne percevant plus leurs parents comme une figure d'autorité ou comme un « élément supérieur » à eux, mais plutôt comme des personnes avec lesquelles ils peuvent développer une relation d'égal à égal, les rapports intergénérationnels tendent à se restructurer vers des relations plus égalitaires, se déroulant davantage sous le mode adulte-adulte. En redéfinissant ainsi leurs parents autrement que comme parents, ils arrivent à les considérer comme des partenaires et des égaux. Ce qui leur permet de se situer non plus seulement dans la relation de filiation, mais aussi dans une relation interpersonnelle d'adultes.

# Les obstacles à l'individualisation

Il faut tout de même nuancer ces propos car l'établissement de rapports plus conviviaux entre parents et répondants ne mène pas automatiquement à une restructuration des rapports intergénérationnels vers des relations plus égalitaires. Dans certains domaines, le maintien de relations statutaires asymétriques peut découler du fait que les parents apportent parfois une aide excessive à certains répondants. Ces derniers vont donc se complaire dans les avantages pratiques et monétaires qu'ils retirent de cette situation au lieu de manifester un quelconque intérêt à faire leur part des travaux ménagers. Des rapports intergénérationnels trop conviviaux peuvent alors provoquer des effets inverses sur la construction de l'autonomie de ces répondants. Les répondants le reconnaissant d'ailleurs eux-mêmes :

**« Je me définis comme un petit peu irresponsable, mais je le sais qu'en m'en allant de chez-nous, je sais que ça va me donner...comme là je reste chez-nous, mes parents me font à manger. Comment tu veux que je devienne plus responsable quand je ne peux jamais rien faire. Comme si je déménagerais en appartement, c'est sûr qu'au début sûrement que j'aurais de la misère, mais ça s'apprend et ça te responsabilise. Je suis peut-être un petit peu moins mature. En plus je suis seule avec mes parents et ils me couvent pas mal. Ça c'est une des raisons pourquoi j'ai hâte de déménager : voler de mes propres ailes pour me responsabiliser plus »** (Amélie, 23 ans).

Pour plusieurs d'entre eux, le prolongement de leur séjour au domicile familial se transforme en un lieu stable, allégé de certaines responsabilités et obligations leur permettant d'être à l'aise financièrement et de vivre leur vie sans avoir à se soucier des dépenses encourues :

**« C'est une bonne situation. Comme je suis là, j'en profite. Je me gête. Je m'achète des affaires, j'ai de l'argent en fou. Comme je me suis acheté un pick-up, je vais faire du bateau l'été. Comme je te dis, j'ai un train de vie assez élevé. J'aime ça faire d'autres choses. J'aime ça dépenser et avoir plein d'affaires. Pour l'instant, j'en profite »** (Michel, 25 ans).

La cohabitation facilite alors l'épanouissement de ces personnes à travers la consommation, ce qui retarde du même coup leur départ du domicile familial et ne les prépare que partiellement à faire face à des situations imprévues demandant certains sacrifices.

Par ailleurs, les possibilités d'autonomie au sein du domicile familial semblent être freinées par

l'attitude et le comportement de leurs parents dans certains domaines importants pour le développement de leur individualisation. Par exemple, certains ne semblent pas avoir l'appui parental désiré pour leurs projets (travail, études, vie sentimentale) et il devient plus ou moins difficile pour eux de s'accomplir pleinement sans avoir l'approbation parentale :

**« Moi j'aimerais bien faire un métier non conventionnel et eux autres, ça les bloque un peu. J'aimerais faire de la lutherie, faire des violons. Ils me disent qu'il n'y a pas beaucoup d'emplois. Alors c'est un peu dur pour atteindre ses buts. Pas de se faire décourager mais de se faire limiter on va dire par ses parents. Parce que tu veux tout le temps que tes parents t'approuvent mais ce n'est pas le cas pour la lutherie. Pour le retour à l'école, ils commençaient à trouver que j'étais vieux. Alors je leur ai dit : c'est le temps. Après 30 ans, je ne suis pas sûr que ça va me tenter »** (Patrick, 25 ans).

D'autres ressentent que leurs parents ne les traitent pas toujours en adulte responsable en se conférant un droit de regard sur certains aspects de leur vie. À cet égard, les parents semblent plus exigeants sur la façon dont ils gèrent leurs finances personnelles et leur travail car ils ne souhaitent pas que leur « enfant » profite trop de la situation. Les relations égalitaires perdurent à la seule condition que les jeunes leur montrent qu'ils peuvent se comporter de manière responsable :

**« Ils me laissent dépenser pareil tant que je leur prouve que je fais des paiements, que je mets mon argent à la bonne place. En autant que je sois responsable, mais il y a une grosse partie qu'il faut que je respecte. Il faut que je respecte mes parents. Il ne faut pas que je les fasse chier. Quand ma mère arrive, il ne faut pas que je mette à l'engueuler parce qu'elle a fait de quoi de travers dans la maison. Je ne suis pas chez-nous »** (Michel, 25 ans).

## Maisons des jeunes

Regroupement des maisons de jeunes du Québec  
(12 à 18 ans)  
514 725-2686  
[www.rmjq.org](http://www.rmjq.org)



## Une situation paradoxale

En conclusion, nous remarquons que des rapports intergénérationnels moins asymétriques et des relations plus égalitaires semblent s'être installés entre les répondants et leurs parents depuis la fin de leur adolescence. En ce sens, une atténuation du statut et du rôle accolés à chacun des membres de la famille et un respect mutuel permettent aux répondants de redéfinir leur place et de se sentir vivre davantage comme les égaux de leurs parents. Nous le constatons d'ailleurs par leur adhésion, plutôt que par leur soumission, à certaines exigences parentales, le respect du mode de vie de leurs parents, l'absence de pression parentale afin de quitter le domicile familial et leur capacité, pour plusieurs, à se construire un « chez-soi » chez leurs parents. C'est à ces conditions, semble-t-il, qu'est pérennisé le processus d'individualisation chez les répondants :

**« Elle continue de me garder car on s'entend bien tout le monde et on s'aide. C'est vraiment pour cette raison. On est bien, on ne se pile pas sur les pieds et on s'entraide » (Sandra, 23 ans).**

Néanmoins, une culture de l'irresponsabilité entretenue par les parents et dans laquelle se complaisent ces jeunes adultes, une validation parentale insuffisante pour certains de leurs projets et la persistance d'un rapport parents-enfant maintenu par le contrôle des parents sur certains aspects de leur vie remettent en cause la possibilité pour ceux-ci de se construire comme adultes autonomes et de se réaliser pleinement au sein du domicile familial :

**« Mais ce que je lui reproche un peu [au père], c'est qu'il ne me laisse pas encore voler de mes propres ailes. Admettons que j'ai une idée, s'il ne veut vraiment pas que je la fasse, il va me mettre des bâtons dans les roues d'une façon ou d'une autre. Ça va être indirect mais les bâtons vont être là quand même » (Charles, 21 ans).**

À cet égard, la volonté de vivre une relation plus égalitaire semble plus revendiquée et appliquée chez les jeunes que chez les parents, ces derniers tendant à être réticents à reconnaître complètement cette nouvelle réalité.

Il faut comprendre que les jeunes doivent prouver à leurs parents qu'ils peuvent se comporter en adultes responsables afin d'être reconnus comme tels et, du même coup, de mériter cette redéfinition du statut occupé au sein de la famille. Ça ne semble pas toujours être le cas, surtout chez ceux qui n'acceptent pas toujours de faire leur part des travaux ménagers, qui ne démontrent pas une forte volonté d'autonomie et qui ne sont pas sur le point de remplir pleinement leur rôle d'adulte. Il est normal que l'asymétrie des statuts perdure alors dans certains domaines entre les répondants et leurs parents :

**« Quand ça me tente, je le fais et quand ça ne me tente pas, je ne le fais pas. Parce qu'on dirait qu'on le sait qu'il y a quelqu'un qui va le faire pareil. Chez-nous, ça ne serait pas pareil, mais je ne suis pas chez-nous. Je sais qu'il y a quelqu'un en arrière qui le fait. Alors tu ne le fais pas. J'ai des tâches à faire dans la maison. Si je ne les fais pas, c'est eux autres qui les font » (Karine, 27 ans).**

Les parents souhaitent ainsi que leurs « enfants » deviennent autonomes et responsables en continuant tout de même à les prendre en charge, à les entretenir et à essayer de contrôler dans une moindre mesure leurs comportements. D'où le fait que la cohabitation plus tardive chez ses parents devienne un lieu paradoxal pouvant aussi bien aider les jeunes à prendre le temps de consolider certaines bases de leur vie (stabilité professionnelle, financière et affective) et d'agir comme tremplin pour un plongeon plus réussi dans l'âge adulte et, de la même manière mais inversement, pouvant devenir un frein

---

*Les parents souhaitent ainsi que leurs « enfants » deviennent autonomes et responsables en continuant tout de même à les prendre en charge, à les entretenir et à essayer de contrôler dans une moindre mesure leurs comportements.*

---

à la construction de leur autonomie en ne les préparant que partiellement ou aucunement à quitter le domicile familial et à entrer dans la vie adulte par le report de certaines responsabilités. Bref, comme le fait remarquer très pertinemment de Singly (2002, p. 13) « l'individualisation réalisée au domicile de ses parents est une individualisation protégée, en attendant l'aventure — combinant indépendance et autonomie — de la “vraie vie” [...] ».

Par ailleurs, nous n'avons pas remarqué de différences significatives selon le sexe des répondants concernant les moyens utilisés pour se construire comme personne autonome au sein du nid familial. À cet égard, les jeunes femmes ne semblent pas faire l'objet d'un contrôle parental accru par rapport aux jeunes hommes et ne semblent pas vivre davantage ce mode de vie comme une contrainte pour leur épanouissement personnel. La particularité apparaît plutôt lorsqu'il est question des enfants uniques. Pour deux répondants, nous pouvons constater une forte proximité affective qui les unit à leurs parents. Cet attachement parental et cette relation exclusive se traduisent souvent par une aide excessive et une surprotection de la part des parents, cantonnant ainsi les jeunes dans une culture de l'irresponsabilité qui tend à les maintenir dans une relation parents-enfant dans laquelle la dimension statutaire est très présente. Il semble plus difficile dans ces cas de redéfinir la place et le statut qu'occupent les parents et les répondants au sein du domicile familial. En ce qui a trait à la structure familiale, nous avons remarqué que les répondants vivant dans une famille recomposée (mère biologique et conjoint), semblent ressentir davantage de pression pour quitter le domicile familial comparativement à ceux habitant dans un foyer où les deux parents sont encore ensemble. Pour deux répondants, leur beau-père semble moins enclin à soutenir la prolongation de leur séjour au domicile que leur mère biologique. Ils entretiennent néanmoins de bonnes relations avec celui-ci, mais il demeure toujours moins compréhensif à l'égard de leur mode de vie.

Finalement, il serait intéressant de poursuivre cette étude en allant interroger les parents de ces

répondants afin de comprendre comment, de leur côté, ils vivent cette situation. Un autre aspect qui permettrait d'approfondir l'analyse de ce phénomène serait de recueillir les discours de jeunes adultes de diverses origines ethniques afin de voir si des particularités culturelles peuvent influencer sur le choix de ce mode de vie, mais aussi sur l'expérience vécue au domicile familial. Enfin, il pourrait être intéressant de comparer les trajectoires de jeunes adultes qui n'ont jamais quitté le domicile familial et de ceux qui l'ont fait, mais qui y sont retournés après un bref séjour en appartement (*boomerang kids*) afin de savoir si des différences notables apparaissent entre ces deux trajectoires en ce qui a trait à l'expérience vécue chez les parents, aux motivations à demeurer chez ces derniers, au processus d'individualisation et aux rapports intergénérationnels. ☞

- 1 Première parution : *Enfances, Familles, Générations*, numéro 5, automne 2006, p. 1-16, « Évolution des normes juridiques et nouvelles formes de régulation de la famille : regards croisés sur le couple et l'enfant », sous la direction de Alain Roy et Hélène Belleau, Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec (CDRFO).
- 2 Cette recherche a été réalisée par Maxime Bélanger dans le cadre de ses études de second cycle. Voir à cet égard le mémoire de maîtrise qui en a découlé (Bélanger, 2006).
- 3 Ce thème cherchait à dégager comment se vit la cohabitation avec les parents, la participation et la contribution des répondants à la vie familiale et leurs façons d'agir dans diverses situations (invitation d'amis, le partage de moments intimes).
- 4 Nous voulions connaître comment les répondants percevaient leur situation, la réaction de leurs parents et de leur entourage face à cela, les conditions favorables à leur départ, l'âge auquel ils pensaient quitter le foyer familial et leurs intentions futures.
- 5 Ici, nous cherchions à savoir de quelles manières les répondants parvenaient à se réaliser ou à s'accomplir en vivant chez leurs parents, l'importance ou non des parents dans ce processus, les moyens qu'ils mettaient en œuvre pour gérer leur vie selon leurs aspirations et, finalement, l'impact de ce mode de vie sur leur identité et sur la manière de se percevoir comme autonome ou non.
- 6 Nous voulions ici dégager le type de relation que les répondants entretenaient avec leurs parents, la perception des premiers à l'égard des seconds, les aspects sur lesquels les répondants s'identifiaient à leurs parents, les valeurs partagés avec ceux-ci et les sujets de discorde.
- 7 Tous les prénoms des jeunes sont fictifs.
- 8 Exception faite de l'Espagne où la constitution d'un ménage est la principale raison de décohabitation (Molgat, 2000).

## RÉFÉRENCES

Voir p. 46.

LE PASSAGE  
AU **MONDE ADULTE**

**RECONNAÎTRE**  
ET **SOUTENIR L'ÊTRE**  
QUI NE DEMANDE  
QU'À ÊTRE

NATACHA  
**JOUBERT, Ph.D.**

Promotion de la  
santé mentale

À Frédérique

**I**l y a au cœur de chacun de nous un être magnifique qui cherche à se mettre au monde, c'est-à-dire à être qui il est véritablement, et à offrir ce qu'il a de meilleur aux autres et au monde. Cet être intérieur ou Soi n'est pas le concept de soi. Il le transcende. C'est avec l'éveil de la conscience qui accompagne la période de l'adolescence mais surtout le passage à l'âge adulte qu'émerge le désir d'être Soi. Certaines



conditions peuvent nourrir et soutenir ce désir d'être, d'autres, au contraire, peuvent lui nuire et le freiner. Tous y participent, le jeune lui-même comme son entourage et l'ensemble de la collectivité. Ce petit article propose de pousser un peu plus loin notre réflexion sur le désir d'être. Soit des jeunes adultes, la compréhension qu'on en a, la valeur qu'on lui accorde et la place qu'on lui fait. Après tout, ne partageons-nous pas avec eux ce même désir d'être vraiment qui on est ?

## ***Pas facile le passage au monde adulte***

Comme tant d'aspects du développement humain, le passage au monde adulte est perçu par plusieurs, y compris de nombreux jeunes, comme une longue liste d'objectifs à atteindre, de capacités à démontrer, de compétences à acquérir, de

tâches à accomplir, de rôles à tenir, d'obligations à satisfaire, bref d'attentes à rencontrer. La valeur des individus se mesure principalement à leurs comportements et à leurs performances ainsi qu'à d'autres attributs extérieurs comme l'apparence du corps, le statut social, la renommée, le pouvoir et la richesse matérielle. L'être intérieur est le plus souvent ignoré, sauf s'il est jugé fautif, déficient, malade ou dangereux.

Pas étonnant que plusieurs jeunes trouvent stressant et même brutal le passage au monde adulte. Ce qu'ils pressentent depuis l'enfance se confirme. Le monde adulte a des exigences de réussite qui accordent plus de valeur à leurs manières de faire les choses qu'à ce qu'ils sont. Parvenus à cette étape de leur vie, plusieurs jeunes doutent déjà d'avoir les atouts et les atouts nécessaires pour réussir. N'empêche que l'éveil de la conscience



fera jaillir en eux leur désir d'être Soi et qu'ils tenteront tant bien que mal de l'affirmer. Mais dans un monde qui accorde peu d'importance à l'intériorité, ce désir d'être peut rapidement devenir pour les jeunes une source de tiraillements, voire de conflits, avec eux-mêmes et avec le monde. Sous la poussée des pressions extérieures, la plupart réprimeront leur désir d'être Soi en le projetant dans les affaires du monde, que ce soit en s'y conformant

ou en s'y opposant. Dans les deux cas, les jeunes en viennent à se définir principalement au regard de leurs performances et contre-performances face aux attentes des autres et du milieu social et voient ainsi leur valeur personnelle monter et descendre au gré des événements. Le résultat, c'est que comme la majorité d'entre nous, ils douteront pour des années à venir de leur véritable identité et de leur valeur réelle.

## *Pourquoi doutons-nous autant ?*

Nous doutons tous de notre valeur personnelle. Nous vivons tous avec la peur de ne pas être à la hauteur. Et pour parvenir à supporter le poids de nos doutes et de nos peurs sur nous-mêmes, nous les avons assimilés à la condition humaine ainsi qu'aux épreuves de la vie qui sont notre lot à tous et auxquelles nul n'échappe.

Mais comment en sommes-nous arrivés à douter autant de nous-mêmes et à craindre ce qui se trouve à l'intérieur au point de préférer nous voir tous

comme des victimes du monde ? Qu'est-ce qui se cache en nous qui nous fait si peur ? Ce n'est sûrement pas à défaut de dangers et de menaces extérieurs qu'on cherche refuge dans le monde ! En fait,

il semble que depuis la nuit des temps, nous traînions un lourd bagage de pensées et de croyances sombres à notre sujet. Bien qu'elles prennent des formes très variées, ces pensées et ces croyances sont toutes des jugements que nous portons sur nous-mêmes et sur les autres et qui, finalement, font de nous tous des êtres coupables, misérables et condamnés.

Plusieurs diront que nous avons toutes les raisons d'avoir peur de nous-mêmes et de nous juger aussi impitoyablement quand on voit les horreurs et les méfaits perpétrés par les uns et les autres partout dans le monde. Pourtant, il n'y a rien de surprenant à ce que nous nous comportions selon ce que nous croyons être. C'est la base même de la mécanique humaine. Nos comportements ne font que refléter les pensées et les croyances que nous entretenons sur nous-mêmes et sur les autres, individuellement et collectivement. Nous savons tous que les horreurs et les méfaits perpétrés partout dans le monde sont le fait d'individus qui ont peur et qui doutent d'eux-mêmes.

Nos pensées sont très puissantes, pas en elles-mêmes, mais parce que nous les croyons vraies, c'est-à-dire parce que nous leur donnons une valeur de vérité. C'est nous qui sommes très puissants. En fait, tout notre pouvoir réside dans les décisions que nous prenons ou les choix que nous faisons à tout moment, d'où l'importance d'en prendre conscience. C'est parce que nous décidons de la vérité de nos pensées et que nous en faisons des croyances ou des théories sur nous-mêmes, sur les

autres et sur le monde qu'elles ont le pouvoir de créer notre réalité. Autrement dit, chacune de nos décisions établit à la fois notre identité (et notre valeur) et notre réalité telles qu'on les croit et telles qu'on les

voit. Or, cela veut dire aussi que nous avons le pouvoir de changer notre réalité en changeant d'idée sur nous-mêmes. Nous ne sommes pas les victimes passives de ce monde.

Après tant de siècles, voire de millénaires, à nous croire misérables et à vivre de la misère, qu'avons-nous vraiment à perdre à changer d'idée sur nous-mêmes ? Qu'avons-nous vraiment à perdre à nous défaire de nos vieilles croyances et de nos jugements qui nous accusent et nous écrasent les uns sur les autres ? Parce que c'est bel et bien là que se trouve notre plus grande peur et notre résistance. Nous avons peur de changer d'idée sur nous-mêmes. Nous avons peur de nous perdre en changeant d'idée sur nous-mêmes. Et qu'est-ce que se perdre sinon mourir !

Et si c'était le contraire ? S'il s'agissait en fait de mettre un terme à la plus grande tromperie qui soit, de lâcher prise d'illusions sur soi, de retrouver notre véritable identité et notre vraie valeur, de vivre et d'être pleinement à notre hauteur ? S'il s'agissait, enfin, de mettre au monde l'être magnifique que nous sommes en vérité ?

# Changer d'idée sur nous-mêmes : Du concept de soi au Soi

Changer d'idée sur nous-mêmes nécessite d'abord que l'on prenne conscience de notre vieil héritage de pensées et de croyances dominées par le doute et la peur et du pouvoir qu'on lui donne sur nous-mêmes et sur nos vies. Ensuite, il s'agit de décider d'aller voir au-delà de nos croyances et de nos théories sur nous-mêmes qui, pour la majorité, font surtout état de nos limites personnelles et de la manière dont le monde extérieur agit sur nous et force ce que nous devenons.

Prenons par exemple notre théorie du concept de soi. Elle suggère que pour survivre dans le monde, l'enfant doit dès la naissance absorber et faire sienne une grande quantité d'information—de croyances et de théories—sur ce que nous sommes et le monde qui nous entoure. Ces informations lui sont communiquées tour à tour par la famille, l'école, la communauté et la société au sein desquelles il grandit. C'est par le biais de ses apprentissages, qui procèdent essentiellement de l'extérieur vers l'intérieur, que l'enfant devenu adolescent puis jeune adulte se forge un concept ou une représentation de soi, c'est-à-dire une compréhension de ce qu'il croit être, qui dépend largement de ce qu'il pense que les autres voient et attendent de lui, d'où la confusion et le fameux « qui suis-je ? ». Il va

sans dire que la valeur que le jeune attribue à son concept de soi s'accorde non seulement à ce qu'il croit être ses bonnes ou ses mauvaises réponses aux attentes de l'entourage, mais elle reflète aussi les doutes et les peurs entretenus par l'ensemble de la collectivité.

Cela dit, l'histoire ne s'arrête pas là. Certes, nous développons tous un concept de soi qui, manifestement, reste très attaché à la survie dans le monde. Mais nous ressentons tous aussi le désir de le dépasser pour découvrir l'être ou le Soi que nous sommes au-delà des limites que l'on s'impose. C'est un appel de l'intérieur qui ouvre sur quelque chose de plus grand qui se trouve non pas à l'extérieur de nous, mais en nous.

Le Soi a une valeur qui transcende complètement ce qui nous définit de l'extérieur. Le

Soi c'est le « je suis » au-delà du concept de soi appris dans le monde. Il désigne l'essence de l'être, de tous les êtres, dans leur beauté, leur bonté et leur grandeur naturelles. Nous sommes tous égaux dans le Soi. Sa valeur est entière et immuable. À l'inverse du concept de soi, il ne s'agit pas de développer ou d'acquérir le Soi puisqu'il est déjà en nous, mais de le reconnaître et d'en faire l'expérience. L'amour, la confiance, la joie, la douceur, la patience, l'unité et la paix comptent parmi ses attributs. On le reconnaît également au désir qui nous habite tous d'exprimer et d'offrir le meilleur de Soi aux autres et au monde et à l'immense joie et plénitude qui en découlent lorsqu'on en fait l'expérience. Rien à voir avec le sacrifice de soi !

Bien que l'éveil de la conscience qui rend possible la reconnaissance de l'être intérieur ou du Soi chez les jeunes soit un processus qui opère de l'intérieur vers l'extérieur, il apparaît clairement que certaines conditions extérieures

peuvent le faciliter ou le ralentir. Or, il coïncide avec le passage au monde adulte et une forte augmentation des pressions et des attentes exercées sur les jeunes par le milieu extérieur. Même si la plupart des jeunes se trouvent à l'étroit dans leur concept de soi, même s'ils sentent

---

LE SOI A UNE VALEUR QUI TRANSCENDE COMPLÈTEMENT CE QUI NOUS DÉFINIT DE L'EXTÉRIEUR. LE SOI C'EST LE « JE SUIS » AU-DELÀ DU CONCEPT DE SOI APPRIS DANS LE MONDE. IL DÉSIGNE L'ESSENCE DE L'ÊTRE, DE TOUS LES ÊTRES, DANS LEUR BEAUTÉ, LEUR BONTÉ ET LEUR GRANDEUR NATURELLES. NOUS SOMMES TOUS ÉGAUX DANS LE SOI.

---

monter en eux leur désir d'être qui ils sont vraiment, même si leur Soi est là, entier et intact, ils n'auront pas vraiment la possibilité de le découvrir et d'en faire l'expérience, à moins que l'entourage et le milieu social reconnaissent la valeur et l'importance de cet aspect intérieur de leur être, de leur identité et de leur développement et qu'ils le soutiennent davantage. En fait, il y a tout lieu de croire qu'en faisant plus de place au désir d'être Soi des jeunes, en les aidant à dégager leur identité et leur valeur personnelles d'en dessous des jugements, des doutes et des peurs dont ils ont hérités et qu'ils ont fini par adopter, c'est leur santé mentale, leur bien-être et leur développement au complet qui s'en trouveront grandement enrichis et renforcés, et ce, pour le reste de leur vie.

# Reconnaître et soutenir l'être qui ne demande qu'à être

Il y a une façon simple de soutenir le désir d'être chez les jeunes : reconnaître que nous partageons tous avec eux ce même désir d'être véritablement qui on est, d'être pleinement Soi. Et qu'à l'inverse, nous souffrons tous de l'imposture qui nous en éloigne. La merveille dans tout cela, c'est qu'à partir du moment où l'on décide de faire plus de place au désir d'être Soi des jeunes, on apprend à faire plus de place à notre propre Soi. Autant il peut sembler que nous ayons des intérêts extérieurs séparés de ceux des jeunes, autant de l'intérieur nous partageons exactement les mêmes. Nous faisons route ensemble dans cette aventure et les avancées des uns font avancer les autres.

Pour faire plus de place au désir d'être des jeunes, il faut aussi lâcher prise de plusieurs des croyances et des jugements que nous entretenons à leur sujet ainsi que sur nous-mêmes, et qui nous empêchent de les voir autrement qu'à travers nos propres doutes et nos propres peurs (voir <http://www.capsante-outaouais.org/la-confiance-vient-avec-la-confiance>). Les jeunes se débattent, autant que nous, avec un concept de soi dont l'identité et la valeur ne correspondent pas à ce qu'ils sont réellement. En tant qu'adultes plus âgés qui les côtoyons, il importe de se rappeler qu'au-delà

de ce qu'ils peuvent afficher de l'extérieur et que nous avons tendance à juger, qu'au-delà de certains de leurs propos et certains de leurs comportements qui peuvent nous déranger, tous les jeunes sans exception ont le désir d'être Soi et d'offrir ce qu'ils ont de beau, de bon et de grand aux autres et au monde. Et si cet être magnifique semble momentanément couvert par d'épaisses couches de doute et de peur, le simple fait de se rappeler qu'il est présent malgré tout, c'est déjà les aider beaucoup à ce qu'ils le reconnaissent eux-mêmes un jour. Ce faisant, ils nous apprennent la confiance, la compassion, la patience et la persévérance dont nous avons tous besoin pour parvenir à nous libérer des doutes et des peurs qui couvrent notre propre Soi.

Bien qu'il revienne à chacun de choisir, de reconnaître et de se réapproprier l'immensité de l'être intérieur ou du Soi que nous sommes véritablement, nous pouvons nous entraider à le faire et gagner du temps. Plus nous serons nombreux à faire de la place à notre être intérieur, plus vite viendra le jour où c'est la communauté toute entière qui en reconnaîtra la valeur et l'importance pour son propre développement et l'épanouissement de chacun.

---

## En conclusion

Le passage au monde adulte, c'est beaucoup plus qu'une longue liste de tâches à accomplir et d'objectifs à atteindre. C'est un moment où l'éveil de la conscience révèle aux jeunes qu'ils sont beaucoup plus que ce que le monde attend d'eux. Mais cet appel de l'intérieur trouve difficilement à s'exprimer et à se faire entendre, tant est bruyant et envahissant le brouhaha de nos occupations et de nos préoccupations pour subsister et tant sont grandes notre peur et notre résistance à nous regarder de l'intérieur et à nous voir autrement qu'en lutte perpétuelle contre le monde.

Pourtant, c'est à l'intérieur de nous que se trouve notre pouvoir de choisir à nouveau et de changer tout cela. C'est de l'intérieur que viennent les pensées et les croyances que nous projetons

dans le monde et à partir desquelles nous créons notre réalité. Le monde ne fait que refléter nos choix, qui nous renvoient à nous-mêmes et à ce que l'on croit être. C'est en changeant d'idée sur nous-mêmes que se feront les transformations que nous souhaitons voir dans le monde.

Les jeunes nous offrent la possibilité de changer d'idée sur nous-mêmes en reconnaissant et en soutenant leur désir d'être Soi qui est aussi le nôtre, plutôt qu'en leur faisant porter le poids écrasant de nos doutes, de nos peurs et de nos jugements sur nous-mêmes. Ils ont besoin que l'on y parvienne et nous ne pouvons y arriver sans eux.

Il y a en chacun de nous un être magnifique qui ne demande qu'à être. C'est en offrant ce qu'il a de meilleur aux autres et au monde qu'il le fait sien. ☸



# LES JEUNES EN DIFFICULTÉ : UNE INVITATION À LA CRÉATIVITÉ\*

DIANE  
AUBIN

Psychologue et  
conseillère clinique

DANS LA RUE

« *L'*appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité tout entière qu'il s'adresse. Mais à cet endroit, en ce moment, l'humanité c'est nous, que ça nous plaise ou non. »

Vladimir, dans *En attendant Godot* de Samuel Beckett

\* Une première version abrégée de ce texte est parue dans la revue *Psychologie Québec* en mars 2008.



## *Un appel...*

C'est en se remémorant la mise en route de sa première Roulotte en 1988 que Dans la rue fêtera son 24<sup>e</sup> anniversaire cette année. Cela fait maintenant plus de 14 ans que le centre de jour où je travaille accueille une population hétérogène d'adolescents et de jeunes adultes inscrits dans un parcours plus ou moins marginal, qu'ils l'aient

choisi ou non. Des jeunes dits *de la rue*, faute d'appartenir à quelqu'un ou à quelque chose. Des jeunes désaffiliés à divers degrés et dont la situation est marquée par une extrême précarité, la pauvreté, l'errance ou l'isolement, les conflits ou les ruptures avec leur famille, l'extrême solitude, la détresse, l'incompréhension, la révolte, les impasses non résolues. Des jeunes particulièrement à risque de sombrer dans la désespérance, l'abandon de soi (Flamand et Aubin, 2004), l'errance,

la prostitution, la délinquance ou l'auto-exclusion (Furtos, 1994). Des jeunes vulnérables ou révoltés, susceptibles d'être séduits par les mondes parallèles, la fuite en avant, les paradis artificiels et même le suicide. Des jeunes survivants des abus, de la honte, des guerres qui sévissent dans les maisons d'ici et d'ailleurs. Des jeunes qui se sont aliénés leur famille. Des jeunes *décrochés*, pour cause d'incompétence, de « désadaptation » (Ratté, 1999) ou par obligation de survie. Des jeunes désespérés, captifs de crises ou de deuils non

résolus ou « compliqués » (Séguin et Brunet, 1999). De jeunes parents aussi, qui rêvent de reconstruction tout en craignant la répétition... Des jeunes débrouillards qui ont perdu foi dans le système. D'autres qui « meurent à eux-mêmes aux yeux des autres » (Aubin et Parisien, 2006). Des jeunes qui font peur ou se font peur, des jeunes qui cherchent ou qui fuient, des jeunes qui échouent à s'intégrer ou peinent à grandir tout simplement. Des jeunes qui se fracassent sur les côtes de leur liberté malgré leur soif de grands vents...

## Une qualité particulière d'hospitalité

C'est sur cette « ligne de front » (Samy, 2007) que constitue le centre de jour Chez Pops que je vais à leur rencontre, avec mes collègues et partenaires interpellés à point donné; dans cette zone de sécurité qui va autoriser un rapprochement et favoriser un apprivoisement mutuel (Aubin, 2000, 2002). Milieu de vie, tantôt halte, tantôt lieu de répit, tantôt oasis ou tremplin, le centre de jour va représenter, pour plusieurs jeunes qui le fréquentent sur une base régulière, un lieu d'identification.

Ils y sont accueillis d'abord comme une personne à part entière et considérés au-delà de leur *problématique*. Leur marginalité n'y est pas jugée négativement ni disqualifiée et, en ce sens, ils bénéficient ainsi d'une certaine protection narcissique. Leur vécu *de rue*, d'abandon ou d'exclu est pris en compte, ils peuvent en parler, aborder ce qu'ils y ont exploré, appris ou trouvé, tenté ou subi, confier ce qui les ont humiliés ou gratifiés. L'accueil qu'ils reçoivent a pour objectif de contrer la stigmatisation, le rejet et l'exclusion, tout autant que le repli sur soi, l'abandon et la désespérance, en permettant que soient entendus et élaborés leur détresse, leur révolte, comme leurs espoirs. Une qualité d'accueil qui vise à raviver la curiosité pour leur propre personne et stimuler leur créativité en tentant de faire une brèche dans les diverses formes de déshumanisation qui menacent leur dignité et leur intégrité – que ces menaces viennent

---

UNE QUALITÉ D'ACCUEIL QUI VISE À RAVIVER LA CURIOSITÉ POUR LEUR PROPRE PERSONNE ET STIMULER LEUR CRÉATIVITÉ EN TENTANT DE FAIRE UNE BRÈCHE DANS LES DIVERSES FORMES DE DÉSHUMANISATION QUI MENACENT LEUR DIGNITÉ ET LEUR INTÉGRITÉ — QUE CES MENACES VIENNENT D'EUX-MÊMES OU DE L'EXTÉRIEUR.

---

d'eux-mêmes ou de l'extérieur. Il s'agit donc d'une hospitalité qui, loin de favoriser dans un premier temps la médicalisation du prendre soin de soi et

de l'autre, prend appui sur une éthique de coopération (Lamarre, 1998), de proximité, d'alliance et de responsabilité (Aubin, 2006).

Le centre de jour constitue un espace dans lequel circulent aussi des adultes, intervenants de formations diverses, ainsi que des partenaires et des professionnels : deux psychologues, une ou deux infirmières, une art-thérapeute et un musicothérapeute, deux professeurs orthopédagogues, parmi d'autres *objets* d'attraction ou de méfiance susceptibles d'être apprivoisés et investis par les jeunes qui les côtoient au gré de leurs visites. Les services spécifiques<sup>1</sup> adaptés à la réalité de ces jeunes représentent autant de repères et de portes ouvertes sur la reprise de leur développement, des passerelles pour la transition vers l'âge adulte. Des repères pour entrer graduellement en relation, apprendre à se connaître et à réfléchir à ce qu'ils vivent, explorer d'où ils viennent en prenant en compte ce à quoi ils sont confrontés.

Lorsque ces jeunes acceptent de se laisser *investir* par les intervenants, certains consentent ensuite à s'inscrire dans un projet qui demandera de l'engagement de leur part ainsi que du temps pour se réaliser : parcours scolaire ou d'emploi, entretiens psychothérapeutiques, démarches à faire ou à compléter pour régulariser leur statut ou leur situation légale, parmi d'autres. La qualité de l'attachement permettra parfois de soulager ou de colmater les frustrations inhérentes à l'apprentissage.

Le défi : accepter de s'attacher pour se trouver, apprendre à se connaître et se réaliser, en pensant à soi tout en pansant ses blessures, suffisamment

pour accepter de se séparer et poursuivre sa route... Rien de magique, et beaucoup d'effort.

Un tel cadre d'intervention permet que les tensions demeurent dynamiques entre les valeurs de convivialité, de solidarité et de coopération qui participent de l'accueil de l'autre (Gotman, 2001), tout en posant le défi constant d'ajuster la distance entre soi et l'autre pour qu'un espace de différenciation soit possible. Tout autant que mes collègues et les jeunes que nous côtoyons, je bénéficie de l'étayage relationnel associé à une telle structure. Le travail d'équipe

est extrêmement dynamique et permet de ne pas rester captifs de réactions (*contre transférentielles*) pouvant générer des défenses susceptibles de miner notre propre créativité, voire notre vitalité. Le travail d'intervention reste donc ouvert sur les partenaires et collaborateurs d'institutions et d'organismes divers, s'enrichissant d'interactions, d'échanges et de perspectives diverses. La qualité du soutien et de l'accompagnement offerts aux jeunes sera fortement liée à la qualité de la collaboration entre l'intervenant, le jeune lui-même et les partenaires impliqués.



## Valeurs et principes

Le centre de jour est caractérisé par une forme d'accueil qui se donne comme principe central de valider la place unique que peut prendre chaque jeune personne dans cette société, car le jeune dit *de la rue* ou en rupture de liens cherche aussi, comme tous et chacun, la reconnaissance de ses besoins d'autonomie et d'indépendance, ainsi que des occasions de faire l'exercice de sa maîtrise et de son initiative. L'intersubjectivité (Bergeret et Dubor, 1972, 2000; Lichtenberg, 2002-04) générée par la structure de nos services, de même que l'entretien psychologique, vont favoriser l'instauration graduelle d'une confiance en l'adulte, en même temps que l'émergence de difficultés relationnelles, de blocages et d'impasses, tout autant que le déploiement d'habiletés insoupçonnées et de talents – ce qui représente probablement l'aspect le plus positif d'un tel dispositif : offrir des possibilités de réparation du rapport à soi et à l'autre.

Mais, faut-il s'en étonner, plusieurs des jeunes que nous rencontrons sont aussi à l'image de la société dans laquelle ils grandissent : ils ont appris assez tôt à camoufler leur vulnérabilité et à s'arranger de leurs difficultés, en se conformant sans

trop s'en rendre compte à une normalité exigeante caractérisée par la compétition, le rendement, avec ce que cela comporte d'une plus grande exigence d'investissement narcissique et d'accomplissement personnel (Jeammet et Corcos, 2001; Otero, 2005). À l'instar de bien d'autres jeunes, ils sont souvent tentés de performer, de devenir *bons*, sinon *les meilleurs* en s'exerçant, faute d'alternatives, à faire mieux que quiconque dans l'exercice de la prise de risques—une autre façon de se construire et de devenir quelqu'un (Le Breton, 2002)! Le jeune dont l'estime de soi est fortement ébranlée et qui a perdu confiance en lui et dans le monde des adultes nous pose donc un défi de taille : il a besoin de repères ou d'alternatives qui puissent faire du poids dans la balance pour accepter de se sevrer de sa colère, de sa révolte ou du sentiment de toute-puissance que peuvent lui procurer les substances psychoactives ou encore les possibilités marginales de survie et de gains rapides offertes par la rue, la délinquance ou la criminalité (Aubin et Flamand, 2002). Un défi de taille certes, pour nous intervenants, mais aussi pour nous tous citoyens préoccupés par la cause des jeunes.



# Contexte social et culturel

Aujourd'hui plus que jamais, les jeunes sont invités à se responsabiliser au regard de leur propre devenir et même du développement de leur identité (Hachet, 2001). Les mutations sociales, les changements rapides et la multiplication des biens de consommation engendrent toujours plus de remaniements au niveau des représentations de soi et des autres, augmentant ainsi les choix virtuels mais pas toujours les choix réels, tout en multipliant les risques de rupture liés à l'augmentation de l'anxiété et de l'envie, lorsque les assises de l'identité sont trop faibles. Le congrès de la Société internationale de psychiatrie et de psychologie de l'adolescent, tenu à Montréal à l'été 2007, a réussi le pari de mettre au premier plan la nécessaire créativité à laquelle nous sommes tous conviés pour accompagner les jeunes vers leur statut d'adulte, dans un environnement chamboulé par la mouvance des repères et des rôles, caractérisé par un contexte culturel en mutation, l'ébranlement des structures sociales, les attentes de rendement et de performance qui ont véritablement influencé l'orientation des valeurs au cours des dernières décennies.

Je constate encore la très grande difficulté qu'éprouvent nombre de jeunes qui utilisent nos services à habiter leur solitude et à faire des choix (accepter, refuser, contempler, juger), tant ils apparaissent captés par le désir des autres ou prisonniers de leurs attentes, apeurés par leur vide intérieur ou encore remplis de l'urgence de satisfaire leurs pulsions tant ils sont effrayés de se laisser traverser par leurs émotions. Ils ont besoin, plus que

n'importe quels autres jeunes, de repères extérieurs pour réparer leur estime d'eux-mêmes et d'un filet de sécurité pour apprendre à mesurer leurs limites et tirer la ligne entre la vie et la mort. Dans une société marquée par le changement et la consommation de biens, ils ont aussi besoin de consolider des repères internes pour faire des choix éclairés, s'autoriser à apprendre et à dire non, mieux faire face à l'adversité, aux ruptures inévitables et aux deuils inhérents à la vie. Car ils risquent d'être plus facilement séduits par les solutions qui les éloignent du sentiment de vide ou de manque, acceptant des compromis coûteux à plus ou moins long terme, lesquels entretiennent leur sentiment d'omnipotence et nourrissent le fantasme d'auto-engendrement. Plusieurs sont effrayés de s'attacher à l'autre tout en recherchant pourtant,

souvent et même désespérément, l'âme sœur. L'ambivalence marque leur parcours, composante du développement adolescent mais aussi reflet, sans doute, de cette société en pleine mutation.

Dans notre société moderne, les drogues ont perdu, pour le meilleur ou pour le pire, leur caractère sacré. Elles se présentent pour bien des jeunes confrontés à de multiples difficultés comme des moyens de réguler rapidement les tensions, tantôt prisées pour leur fonction de détente, tantôt recherchées pour leur valeur de stimulation pour retrouver rapidement de l'énergie, tantôt choisies pour leur fonction anesthésique qui peut s'avérer un atout fort utile en situation de survie. Certains jeunes y trouvent aussi, à l'instar d'adultes pourtant bien portants, des ersatz de relation qui peuvent leur permettre de se protéger de l'autre dans un premier temps mais qui risquent, à plus ou moins long terme, de renforcer le repliement sur soi, avec ce que cela comporte d'aménagements coûteux au plan de l'organisation de leur personnalité (Aubin, 2005).

Le contexte culturel actuel est par ailleurs riche de possibilités nouvelles et les jeunes sont souvent les premiers à en explorer les sentiers. À nous de les écouter, de leur offrir des lieux pour faire l'exercice de leur autonomie et de les guider afin que leur exploration ne soit pas trop ombragée par la projection de nos propres peurs et puisse

demeurer constructive pour eux et pour nous. Nous savons évidemment que la bonne volonté ne suffit pas, que la motivation peut se construire et que la résilience peut être stimulée, moyennant

---

LE CONTEXTE CULTUREL ACTUEL EST PAR AILLEURS RICHE DE POSSIBILITÉS NOUVELLES ET LES JEUNES SONT SOUVENT LES PREMIERS À EN EXPLORER LES SENTIERS.

---

certaines outils et des aménagements. La transition vers la vie à l'extérieur des services de notre organisme ne sera pas toujours aisée pour bon nombre de jeunes qui auront accepté de se laisser apprivoiser. Leur vulnérabilité ou leur sensibilité particulière, faites d'efforts courageux et souvent coûteux pour faire face à l'adversité et de tentatives plus ou moins avortées pour s'inscrire dans cette société, interpelle nos structures de soins et nos organisations sous l'angle de la responsabilité partagée, de l'hospitalité, de la collaboration et de la solidarité (Aubin, 2006). Ces jeunes nous invitent à remettre en question nos croyances, à prendre en compte une certaine incertitude afin qu'ils puissent à leur tour s'exprimer, créer, prendre position et ne pas demeurer captifs de nos certitudes !

# Pistes d'intervention et défis

Dès ma première année au sein de Dans la rue, j'ai ressenti l'importance sinon l'urgence de tisser des liens et de construire des alliances avec des intervenants de divers milieux communautaires ou institutionnels. Avec les jeunes qui m'ont permis de les connaître un peu plus en acceptant mon soutien sur une base régulière, j'ai pu constater que leur intégration sociale était facilitée par la présence dans leur réseau d'au moins une personne significative qui pouvait établir avec eux une relation *suffisamment* bonne et respectueuse, et surtout, non ambiguë. Il m'apparaît primordial que dès les premiers entretiens avec le jeune, des personnes, membres de la famille, parents, amis, ou autres personnes significatives soient présentes dans le discours de l'intervenant afin de contrer l'enfermement dans

une relation symbiotique, de stimuler la socialisation et la responsabilité mises à mal dans le développement des jeunes que nous rencontrons et enfin « réhumaniser la situation » (Berger, 2003, p. 220). Une telle conception vient nécessairement rallier la psychologie aux autres sciences humaines et rejoint une manière de concevoir le développement humain qui soit plus intégrative. En ce qui me concerne, des points de vue diversifiés se rencontrent au carrefour de ma pratique d'intervention et de la clinique complexe à laquelle je suis confrontée tous les jours : les lectures phénoménologique, éducative, systémique, psychodynamique, médicale, sociologique, psychiatrique, transculturelle, anthropologique, psychologique sont mes alliées, parmi d'autres repères précieux.

---

## Une invitation... à la créativité

Les multiples défis qui nous interpellent imposent inévitablement la rigueur associée à une exigence de formation continue et une ouverture à l'exploration de diverses modalités thérapeutiques ou d'intervention. Associés à l'entretien psychothérapeutique, des entretiens avec des tiers et le recours ponctuel à d'autres modalités de communication tels que le dessin, la construction d'une histoire, la narration ou l'appropriation des émotions par le biais d'exercices de détente, le jeu de rôle ou le jeu dramatique, peuvent s'avérer de puissants moteurs de changement, tout en permettant de dénouer des impasses, d'identifier les besoins qui demeurent frustrés (Shneidman, 1999) et de faire surgir des indices de la créativité préservée.

J'accorde aussi une grande importance aux modalités diverses qu'empruntent pour s'exprimer, par le biais de leur corps et de ses attributs, la souffrance des jeunes, ainsi que leurs tentatives de réparation et leur quête de sens (Aubin, 2000). Autant de pistes qui nous autorisent à leur tendre la main et tenter de rassembler les fragments de leur histoire, au fil des semaines sinon des mois requis pour l'instauration d'un lien de confiance. Résister aussi à la tentation d'une lecture unilatérale qui véhicule des clichés sur les tatouages et autres formes d'ornements, une attitude qui, somme toute, nous reconforte dans la distance maintenue avec ces jeunes. Tolérer l'incertitude, faire preuve d'humilité, se

préparer à ce que la réalité dévoilée dans un entretien avec le jeune puisse nous confronter avec les limites de notre propre savoir. Éviter l'affrontement, demeurer curieux et attentif au fonctionnement psychique du jeune en se donnant la possibilité d'aller au delà de l'étiquette diagnostique. Et le plus difficile peut-être, puisque cela implique de ne pas rester *neutre* et interpelle une forme d'engagement (en anglais : *commitment*) : accepter l'invitation que nous font ces jeunes assoiffés d'authenticité de leur communiquer « ce à quoi l'on croît et au nom de quoi » (Lemay, 2002).

Enfin, je crois essentiel de pouvoir cultiver et entretenir une forme d'attente *anticipatrice* vis-à-vis du jeune (nourrie d'espoir), facteur essentiel de l'attention bienveillante de l'intervenant qui a à cœur le devenir du jeune et qui transporte l'idée que celui-ci demeure l'acteur de sa vie, même dans les moments les plus difficiles et éprouvants. Une telle attente soutient la conviction que l'adolescent ou le jeune adulte a quelque chose à apporter en ce monde. Elle introduit l'idée que même s'il est de passage au centre de jour, il peut s'autoriser à prendre le risque de s'attacher pour ainsi trouver les moyens, avec notre soutien et notre confiance, de poursuivre sa route. C'est en cela qu'un entretien avec ces jeunes représente une « épreuve de vérité » (Huerre, 2007) qui appelle une rencontre authentique entre eux et nous.



---

*La rencontre avec ces jeunes est certes une invitation à mettre en commun nos points de vue et à réfléchir de manière critique à nos approches, conceptions et façons de faire.*

---

## **Un appel... au courage et à la responsabilité**

Le temps passé à Dans la rue aura permis à plusieurs jeunes d'augmenter leur estime d'eux-mêmes, parfois de la consolider, mais l'approche de la *transition*, symboliquement représentée par le 25<sup>e</sup> anniversaire de naissance (âge limite d'accès à nos services), va ébranler à nouveau les assises narcissiques encore fragiles chez plusieurs d'entre eux; en particulier s'ils n'ont pas achevé une tâche ou complété une étape (scolaire ou autre), s'ils ont abandonné ou saboté une démarche, et parfois même malgré le fait qu'ils aient amélioré leur sort sur certains aspects. Leur parcours semé d'embûches et d'impasses les aura amenés à prendre le risque d'un certain attachement (à l'intervenant, au professeur, à la psychologue, à l'infirmière, à la salle d'art) qui leur aura peut-être permis d'entrer un peu dans leur vie et d'envisager de *sortir de la survie*. Ils auront découvert un peu de leurs habiletés et de leurs capacités créatrices. Il demeure que ces jeunes nourrissent souvent des doutes quant à leur intégration sociale, même s'ils n'en parlent pas ou peu. Plusieurs demeurent confrontés aux limites que leur imposent la pauvreté, le manque de soutien ou l'impuissance de leur réseau, le manque de ressources adaptées pour leur période d'âge, ainsi qu'à une certaine normalité qui véhicule de nombreux préjugés et discrédite trop rapidement leur façon de s'inscrire *autrement* dans cette société en mouvance.

Beaucoup reste à explorer et les défis demeurent nombreux. La rencontre avec ces jeunes est certes une invitation à mettre en commun nos points de vue et à réfléchir de manière critique à nos approches, conceptions et façons de faire. Aujourd'hui plus que jamais, il m'apparaît primordial de créer des passerelles entre les différents savoirs sur les questions concernant la santé,


le développement et le devenir des adolescents et des jeunes adultes de nos sociétés contemporaines, car ce qu'ils nous laissent voir de leur vulnérabilité et de leurs revendications nous renvoie aussi le reflet des failles, des ratés ou des dérives avérées ou potentielles de la société dans laquelle ils grandissent. Ils nous invitent au « courage de la révision » (Bourgeault, 2000) et à faire l'exercice d'une réflexion responsable en remettant en question les valeurs sur lesquelles s'appuient nos attitudes, nos comportements et nos choix de société, afin d'en dégager le meilleur mais aussi le pire.

Je crois toujours qu'il est possible de stimuler leur désir de vivre, afin qu'ils puissent s'autoriser à désirer, et ainsi, trouver ou créer avec nous, avec leur famille ou d'autres personnes qui croient en eux, des avenues de réalisation que nous n'avons peut-être pas encore imaginées. C'est avec un immense respect que je salue le courage de ces jeunes ainsi que le travail accompli par mes collègues et partenaires qui continuent de s'intéresser, malgré les nombreux obstacles, à comprendre les défis auxquels nous sommes confrontés, avec les jeunes les plus démunis de notre société. Un défi de taille mais réalisable, à la condition d'en faire une responsabilité individuelle et collective. ✎

1 Le centre de jour Chez Pops offre divers services : cafétéria; école; infirmerie; service à la famille; service de consultation psychologique et d'écoute psychothérapeutique, psychodrame; ateliers d'art, de musique et d'informatique; programmes d'insertion et d'intégration au travail, mentorat; diverses activités et sorties culturelles ou sportives : plein air, yoga, arts martiaux, théâtre, séjours de rupture; etc. Il accueille des jeunes jusqu'à leur 26<sup>e</sup> anniversaire de naissance. Le Bunker est un abri d'urgence pour les jeunes mineurs et les accueille jusqu'à leur 19<sup>e</sup> anniversaire ou un peu plus. Pour plus d'informations : [www.danslarue.org](http://www.danslarue.org)

### **RÉFÉRENCES**

Voir p. 46.



# INTERNET, IDENTITÉ ET COMPÉTENCES NUMÉRIQUES

GILLES  
PRONOVOST

Professeur émérite  
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC  
À TROIS-RIVIÈRES

**A**ux dires de nombreux commentateurs et chercheurs, il y a péril en la demeure : accrocs du courrier électronique, usages intempestifs de Twitter, abondantes frivolités sur Facebook, on ne dénombre plus les accusations de cyberdépendance, il s'agirait presque d'une pathologie sociale qui ne cesse de se répandre. Il y aurait même pire : Internet nous rendrait bête, il créerait même des dommages irréversibles à notre cerveau (Carr, 2010, traduction française 2011).



Au sein du système scolaire, on s'alarme des effets pervers de la messagerie instantanée. On se préoccupe à juste titre de l'impact, la plupart du temps jugé négatif, d'une utilisation accrue des divers médias chez les jeunes, par rapport à l'activité physique, au temps consacré à l'apprentissage, etc. On met même parfois en cause les médias quant au développement des compétences sociales et émotionnelles des jeunes.

Il faut dire que la « carrière » d'internaute débute

très tôt. Selon les données de l'enquête ÉLDEO<sup>2</sup>, dès l'âge de 4 ans, à peine le quart des enfants n'utilisent pas encore l'ordinateur et à l'âge de 5 ans la moitié d'entre eux l'utilisent presque tous les jours. À partir de 6 ans environ, à peine le cinquième des enfants ne s'adonne pas déjà à des jeux vidéos. On peut s'inquiéter à juste titre de l'impact du « numérique » sur le développement des enfants, sur leur stabilité émotionnelle et cognitive. Mais qu'en est-il vraiment ?

## Une consommation à outrance

Les multiples recherches crédibles le confirment : ce sont les jeunes populations qui ont le plus rapidement adopté les nouvelles technologies. Par exemple, l'explosion récente des médias sociaux est d'abord une affaire de jeunes générations, avant de s'étendre progressivement à l'ensemble de la population. Il en était de même du « chat » il y a quelques années. Par ailleurs, pour la première fois dans l'histoire de ces technologies, une génération entière a grandi avec l'Internet; nés dans les années quatre-vingt, on les appelle *les natifs du numérique*.

Les études américaines de Pew, celles du CEFRIQ menées au Québec (citées en bibliographie), indiquent bien que les jeunes sont entrés depuis longtemps dans l'ère du consumérisme. Leur boulimie d'utilisation, leur appétit de gadgets en constitue une illustration frappante. Leur utilisation du numérique est ainsi en partie tributaire de leurs rapports de consommation, très souvent initiés très tôt par les parents eux-mêmes, ce qui les pousse d'ailleurs à chercher de petits boulots dès les études secondaires.

## Des supports à une sociabilité préexistante

La communication via Internet s'appuie sur des réseaux sociaux préexistants. La nature de l'utilisation de l'Internet traduit en partie l'intensité des liens sociaux du jeune. Par rapport à l'importance extrême des communications avec les pairs, on a souligné le rôle de l'Internet dans le maintien du lien social, dans l'affirmation et la sauvegarde du réseau d'amis, dans la reconnaissance identitaire qui les sous-tend. « Socialité de 2<sup>e</sup> niveau », l'interface multimédia s'ajoute au face à face, qu'elle prolonge, confirme et conforte. En d'autres termes, Internet amplifie un réseau préexistant bien davantage qu'il ne contribue à créer de nouveaux liens. J'ai décrit dans mes travaux comment une sous-utilisation des réseaux sociaux allait de pair avec un isolement social ou affectif plus grand, une sur-utilisation des jeux vidéos, un téléchargement

illégal plus intense et des rapports plus difficiles à l'école (Pronovost, 2007, chapitre 7).

Deux études récentes de *Pew Internet & American Life Project* (Rainie, 2011, Anderson, 2010) illustrent également que l'Internet permet de développer la vie sociale, civique et politique. « La technologie est devenue profondément ancrée dans la vie de groupe; elle affecte la manière dont les regroupements civiques et communautaires opèrent ainsi que le type d'impact que ces groupes peuvent avoir dans leur communauté » (Rainie, 2011, p. 1). Un autre rapport a auparavant précisé :

***Selon des spécialistes qui ont participé à un sondage sur l'avenir de l'Internet, dans la prochaine décade, les bénéfices sociaux de l'Internet dépasseront largement ses impacts négatifs. Les courriers élec-***

***troniques, les réseaux sociaux et d'autres outils en ligne offrent à peu de frais des occasions de création, de support et de redécouverte des liens sociaux qui peuvent faire une différence dans la vie des gens. L'Internet amenuise les contraintes des communications traditionnelles aux plans des coûts, de la distance géographique et du temps; il permet le partage d'une information ouverte (Anderson et al., 2010; traduction libre).***

suggestion de lecture



### Les valeurs des jeunes

Sous la direction de Gilles Pronovost et Chantal Royer

Presses de l'Université du Québec, 2004

Que pensent les jeunes de la famille? Quelles conceptions ont-ils de l'école? Quels sont leurs rapports au travail et à l'argent? Sont-ils moins militants que leurs aînés? Les jeunes de familles immigrantes partagent-ils d'autres valeurs? Et quel est donc l'univers culturel des jeunes de la rue?

Telles sont quelques-unes des questions auxquelles tentent de répondre treize spécialistes. Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration entre l'Observatoire Jeunes et Société (OJS) et le Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec (CDRFQ).



---

*Le numérique chez les jeunes constitue moins « un problème » qu'une richesse dont il faut chercher à tirer profit.*

---

## ***Construction d'identités multiples***

La plupart des ouvrages majeurs ont souligné comment l'Internet était source de construction ou d'affirmation de l'identité du jeune. Grâce à des procédés de plus en plus sophistiqués (images, sons, etc.), le numérique constitue un relais puissant d'expression de soi, en raison des faibles coûts, de la possibilité d'un très large auditoire, de technologies très simples d'utilisation, des infrastructures bien développées, des possibilités immenses de stockage. De manière générale, on peut conclure que les technologies de l'information et de la communication (TIC) accompagnent le parcours des jeunes dans leur quête d'identité. Leur utilisation est ambiguë. Les TIC peuvent autant contribuer à isoler le jeune qu'à conforter son réseau social. Elles reflètent autant l'échec scolaire qu'un parcours planifié. Elles peuvent constituer un instrument de distanciation avec le milieu familial et un moyen d'affirmation personnelle. Elles servent de relais à des pratiques déviantes ou encore de complément à un univers culturel déjà riche. Elles peuvent envahir les loisirs des jeunes ou constituer une expérience fondamentale de maîtrise du temps.

Qu'un jeune cherche à s'affirmer, qu'il soit en quête de son identité propre, qu'il s'appuie sur des ressources technologiques, familiales ou sociales pour y parvenir, tout cela n'a rien à voir avec la seule présence de l'Internet, la notion « d'identité » n'a pas été révolutionnée par l'arrivée du numérique. La différence tient surtout à l'amplification des sources potentielles de construction ou

d'expression de son identité et à des distinctions de plus en plus fragiles entre une version « en ligne » et « hors ligne » de sa propre personnalité.

Il y a plus encore. Communiquer via l'Internet c'est aussi jouer son propre personnage, identique ou inventé, pour un auditoire, réel ou fictif. Il est bien connu que de nombreux jeunes (et autant d'adultes !) s'amuse à se créer une identité fictive, dans une sorte de jeu proche de la performance théâtrale. Ici, le jeune parvient à se dédoubler en un autre, imaginé, souhaité, détesté. L'ambivalence d'une telle situation est due au fait qu'elle tient à la fois de l'activité créatrice, de la distanciation avec soi-même et de la fiction pure. Dans certains cas, l'imagination au pouvoir peut être tout autant source de production symbolique que de dénégation de soi, de création artistique que de péril extrême. Dans d'autres cas, le jeune confirme sa capacité à s'aventurer au-delà de lui-même.

Si l'on peut s'inquiéter à juste titre des effets pervers d'une utilisation intensive des nouvelles technologies chez les jeunes, si les risques sont réels, on ne doit pas pour autant occulter les grandes potentialités de créativité, d'expression, d'apprentissage, d'accès au savoir et à la culture que permet le numérique. La familiarité des *natifs du numérique* avec ces nouveaux outils, amplement étayée par les recherches empiriques les plus récentes, constitue une donnée incontournable qu'il serait vain de nier ou de chercher à contenir. Le numérique chez les jeunes constitue moins « un problème » qu'une richesse dont il faut chercher à tirer profit.



---

*Rappelons qu'une lecture superficielle n'est pas liée au support de lecture : on peut feuilleter un magazine de manière aussi superficielle qu'un texte sur ordinateur, on peut se contenter de manchettes des journaux tout autant que de la page d'accueil d'un site Web.*

---

## ***Culture et lecture à l'ère de l'Internet***

La « révolution numérique » bouscule également les formes de développement et d'expression de la créativité artistique et culturelle; elle change les modes d'accès à la culture; elle modifie la manière de « participer » à la culture. Le cas de la lecture peut ici être rappelé. Une des interrogations qui revient fréquemment, est celle de la qualité ou de la pauvreté des modes de lecture via le numérique. Certains se sont demandés si la lecture dite « profonde » était possible à l'écran. Il est évident que l'électronique transforme la manière dont on lit, certains concluant que c'est dans le mauvais sens, d'autres qu'il faut savoir profiter des nouvelles possibilités du livre numérique. Or le passage du support imprimé au support numérique entraîne des changements dont on peine encore à mesurer l'ampleur.

Le premier changement est de donner une allure dynamique à la lecture. Le livre imprimé est un objet inerte et statique, une fois publié

son contenu est fixé à tout jamais. C'est tout le contraire d'un livre numérique, qui peut être l'objet de modifications, d'ajouts et de retouches de la part d'un ou plusieurs auteurs et lecteurs.

Le second changement est d'insérer le livre numérique dans diverses formes de sociabilité. Le livre numérique peut être partagé en tout ou en partie, avec ou sans annotations ou commentaires. Il permet une interaction avec soi-même et avec les autres. Il peut s'enrichir des commentaires des uns et des autres.

Rappelons qu'une lecture superficielle n'est pas liée au support de lecture : on peut feuilleter un magazine de manière aussi superficielle qu'un texte sur ordinateur, on peut se contenter de manchettes des journaux tout autant que de la page d'accueil d'un site Web. De même, on peut parfaire ses connaissances autant en consultant de manière attentive un site dédié à la recherche scientifique, qu'une encyclopédie bien faite.

# Développer les « compétences numériques »

Le défi actuel est d'adapter les méthodes éducatives à ces nouvelles réalités; c'est un des enjeux majeurs du système d'éducation. L'autre défi est l'accompagnement parental; ne pas laisser le jeune à lui-même mais l'aider dans son utilisation de ces puissants outils; des études probantes indiquent que c'est la voie à suivre pour que peu à peu on en vienne à adopter une attitude plus critique par rapport aux médias, qu'on en fasse un usage à la fois ludique et éducatif, que la communication emprunte le chemin de l'authenticité.

C'est la question des « compétences numériques » (*digital literacies*), c'est-à-dire les compétences nécessaires pour pouvoir utiliser adéquatement les ressources du numérique. Même si les jeunes se sentent particulièrement confiants et plus habiles que leurs parents et professeurs en la matière, diverses compétences doivent être développées pour un usage judicieux des ressources numériques, de même qu'un contexte et un encadrement appropriés. Cela suppose :

- de bonnes conditions d'accès (il faut les ressources adéquates, les bons instruments et ordinateurs, etc.);
- la capacité de localiser et d'identifier les informations pertinentes;
- la mise en contexte des informations afin de repérer les biais possibles, leurs limites, leur portée;
- la mise en perspective des informations, l'appréciation de leur pertinence, de leur précision et de leur exactitude;
- des capacités d'évaluation critique, de filtrage, de reconnaissance de l'authenticité du contenu;
- des capacités d'analyse et de synthèse (qualité du contenu, crédibilité des producteurs, présentation des choix et des limites du contenu proposé);
- le développement de la créativité, des habiletés et des apprentissages grâce à Internet;
- un encadrement pédagogique et parental adéquat.

On n'y est pas encore ! C'est à l'école qu'incombe en partie le rôle de mettre l'accent sur le développement chez les enfants d'habiletés de critique et de création à l'égard des nouveaux médias, c'est le plus grand héritage qui puisse leur être transmis. Les travaux récents indiquent cependant que cette *éducation numérique* débute encore trop tardivement; c'est dès l'école primaire qu'il faut entreprendre ce travail pédagogique, d'autant plus qu'encore ici le développement et la maîtrise des habiletés nécessaires varient grandement selon le

niveau socioéconomique des familles, que d'importantes différences de genre s'établissent très tôt.

En d'autres termes, le développement des compétences numériques permet aux jeunes utilisateurs de mieux prendre conscience des possibilités des médias électroniques, de s'approprier les nouvelles technologies de manière plus experte. Plusieurs études indiquent qu'à mesure qu'ils vieillissent, les jeunes filtrent de plus en plus le contenu qu'ils consultent, scrutent plus attentivement leurs messages, prennent un soin plus attentif à ce qu'ils consultent et sélectionnent leur réseau.

Mais tout cela ne va pas sans risque. Dans une étude récente menée auprès de plus de 25 000 jeunes européens âgés entre 9 et 16 ans, on a rappelé les possibilités mais aussi les dangers de l'Internet (Livingstone, 2011). Si la plupart des risques identifiés ne semblent pas affecter de manière importante la majorité de jeunes internautes, ceux-ci s'accroissent avec l'âge; il est surtout question des risques d'intrusion dans la vie personnelle de jeunes, de contenu pornographique et de communications harassantes, sans compter des habitudes de facilité, l'appétit de l'instantanée, que peut engendrer une navigation superficielle.

Le développement des compétences numériques n'est pas que l'affaire de l'école ! Le rôle des parents est crucial, moins en termes de contrôle qu'en termes de médiation, de discussion, d'éducation à un usage sain des médias. Les travaux européens indiquent bien que le point le plus important n'est pas de faire uniquement en sorte que les parents s'assurent du respect de certaines règles d'usage, mais que leurs enfants en saisissent l'importance et les intériorisent. L'accompagnement parental à l'éducation numérique se traduit par des effets durables chez les jeunes. De nombreux travaux de recherche ont démontré qu'une nouvelle « fracture numérique » s'est sans doute déjà installée non pas dans l'accès au numérique (pratiquement généralisé), mais dans le type d'usage qu'on en fait, et que l'une des variables les plus fondamentales était le milieu de vie familial (Hofferth, 2010). ☹

1 Le texte qui suit s'appuie principalement sur deux de mes travaux : le rapport sur les jeunes et le numérique publié en 2011 par le ministère de la Culture et des Communications; le chapitre 7 de mon ouvrage *L'univers du temps libre et des valeurs chez les jeunes*, publié en 2007.

2 Étude longitudinale sur le développement des enfants du Québec, menée par l'Institut de la statistique du Québec; elle porte sur une cohorte de 2120 nourrissons nés au Québec en 1997-1998; à ce jour, 13 enquêtes ont été menées auprès des mêmes familles, les enfants ont maintenant 13 ans (<http://www.jesuisjeserai.stat.gouv.qc.ca/default.htm>).

## RÉFÉRENCES

Voir p. 46.

# Références

## Quête identitaire et transition chez les cégépiens

Jacques Roy

Texte à la page 4

Assogba, Y. (2004). « État de la question sur l'étude des valeurs », dans G. Pronovost et C. Royer (dir.), *Les valeurs des jeunes*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 11-29.

Conseil supérieur de l'éducation (2002). *Au collégial. L'orientation au cœur de la réussite*. Avis du Conseil supérieur de l'éducation au ministre de l'éducation, Québec, Gouvernement du Québec.

Galland, O. (2007). *Sociologie de la jeunesse*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Armand Colin.

Lahire, B. (2004). *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte.

Pronovost, G. (2007). *L'univers du temps libre et des valeurs chez les jeunes*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

Roy, J. (2011). *Quête identitaire et réussite au cégep. Une étude de cas : la pratique d'activités parascolaires dans le réseau collégial*, coll. « Temps libre et culture », Québec, Presses de l'Université du Québec.

Roy, J. (2008). *Entre la classe et les mcjobs. Portrait d'une génération de cégépiens*, coll. « Regards sur la jeunesse du monde », série Analyses et essais, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

Roy, J., J. Bouchard et M.-A. Turcotte, en collaboration avec G. Tremblay et S. O. Fournier (2010). *Filles et garçons au collégial : des univers parallèles ? Étude sur la problématique des genres et la réussite scolaire en milieu collégial*, rapport de recherche PARE/A, Québec, Cégep de Sainte-Foy, Équipe Masculinités et Société et Observatoire Jeunes et Société.

Sciolla, L. (2005). « Identité », dans M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui et B. Valade (dir.), *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 335-338.

## La construction de l'individualité et les relations intergénérationnelles chez les jeunes adultes québécois vivant chez leurs parents

Maxime Bélanger et Anne Quéniart

Texte à la page 12

Beaupré, Pascale, Pierre Turcotte et Anne Milan (2006). « Quand fiston quittera-t-il la maison ? Transition du domicile parental à l'indépendance », *Tendances sociales canadiennes*, été, 82, p. 8-15.

Bélanger, Maxime (2006). *La construction de l'individualité chez les jeunes adultes québécois continuant à habiter au domicile familial*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Coll. « Mémoire de maîtrise en sociologie », 99 p.

Bélanger, Maxime et Anne Quéniart (2006). « La construction de l'individualité et les relations intergénérationnelles chez les jeunes adultes québécois vivant chez leurs parents », *Enfances, Familles, Générations*, numéro 5, automne 2006, p. 1-16.

Boyd, Monica et Edward T. Pryor (1989). « Les jeunes adultes vivant avec leurs parents », *Tendances sociales canadiennes*, été, 13, p. 17-20.

Boyd, Monica et Doug Norris (1995). « Quitter le foyer familial ? L'influence de la structure de la famille », *Tendances sociales canadiennes*, automne, 38, p. 16-19.

Boyd, Monica et Doug Norris (1999). « Continuer de vivre chez ses parents », *Tendances sociales canadiennes*, printemps, 52, p. 2-6.

Chalard, Karine (2001). « Pour un usage sociologique de la double généalogie philosophique de l'individualisme », dans F. de Singly (dir.), *Être soi d'un âge à l'autre. Famille et individualisation*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques sociales », 223 p. Extrait : p. 31-43.

Cicchelli, Vincenzo (2001). *La construction de l'autonomie. Parents et jeunes adultes face aux études*, Paris, Presses Universitaires de France, 228 p.

De Singly, François (2000). *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan/HER, 255 p.

De Singly, François (2001). « Préface – Les âges du soi », dans F. de Singly (dir.), *Être soi d'un âge à l'autre. Famille et individualisation*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques sociales », 223 p. Extrait : p. 5-11.

De Singly, François (2002). « Entre anarchie domestique et structuration personnelle », dans E. Ramos, *Rester enfant, devenir adulte. La cohabitation des étudiants chez leurs parents*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques sociales », 264 p.

Galland, Olivier (1993). « Ou'est-ce que la jeunesse ? », dans A. Cavalli et O. Galland (dirs.), *L'Allongement de la jeunesse*, Paris, Actes Sud, 221 p. Extrait : p. 11-18.

Galland, Olivier (2001a). « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, 42, 4, p. 611-639.

Galland, Olivier (2001b). *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, Coll. « U », 248 p.

Gauthier, Madeleine (dir.), (2003), *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Québec, Les Éditions de l'IQRC, Les presses de l'Université Laval, 155 p.

Laurent, Alain (1993). *Histoire de l'individualisme*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je ? », 126 p.

Maunay, Emmanuelle et Marc Molgat (dirs.) (2003), *Les jeunes adultes et leurs parents. Autonomie, liens familiaux et modes de vie*, Sainte-Foy (Québec), Les presses de l'Université Laval, Coll. « Culture et Société », 226 p.

Molgat, Marc (2000). « L'insertion résidentielle et les théories de la modernité avancée. Quelques enseignements de la comparaison entre quatre sociétés », *Lien social et Politiques - RIAC*, 43, p. 81-91.

Molgat, Marc (2003). « Pourquoi, aujourd'hui, quitter père et mère ? Ruptures et continuités dans les motifs du départ du foyer parental au Canada », dans E. Maunay et M. Molgat (dirs.), *Les jeunes adultes et leurs parents. Autonomie, liens familiaux et modes de vie*, Sainte-Foy (Québec), Les presses de l'Université Laval, Coll. « Culture et Société », 226 p. Extrait : p. 45-73.

Molgat, Marc et Johanne Charbonneau (2003). « Les relations sociales », dans M. Gauthier (dir.), *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Québec, Les Éditions de l'IQRC, Les presses de l'Université Laval, 155 p. Extrait : p. 73-90.

Paillé, Pierre (1994). « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, 23, p. 147-181.

Ramos, Elsa (2002). *Rester enfant, devenir adulte. La cohabitation des étudiants chez leurs parents*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques sociales », 264 p.

Statistique Canada (2002). *Profil des familles et des ménages canadiens : la diversité se poursuit*, Recensement de 2001 (Série « analyses »), Numéro de catalogue 96F0030XIF2001003, www.statcan.ca, Ottawa, Statistique Canada.

Taylor, Charles (1992). *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, Coll. « L'Essentiel », 150 p.

Trottier, Claude et Claire Turcotte (2003). « La scolarisation des jeunes Québécois », dans M. Gauthier (dir.), *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Québec, Les Éditions de l'IQRC, Les presses de l'Université Laval, 155 p. Extrait : p. 39-56.

## Les jeunes en difficulté : Une invitation à la créativité

Diane Aubin

Texte à la page 32

Aubin, D. (2000). « Le corps, lieu de repères pour les jeunes de la rue ou la quête d'un territoire d'appartenance », *Santé mentale au Québec*, XXV (2), p. 90-108.

Aubin, D. (2002). « Les 15-30 ans : être ou ne pas être », *Équilibre en tête*, volume 17, numéro 3, Association canadienne pour la santé mentale - Filiale de Montréal.

Aubin, D. (2002). « Rejoindre les jeunes de la rue », *PRISME*, 37, p. 144-150. Montréal, Éditions de l'Hôpital Sainte-Justine.

Aubin, D. et Flamand, S. (2002). « Prendre le large, une expérience novatrice d'intervention auprès des jeunes toxicomanes », Actes du colloque *Forum mondial Drogues et dépendances, enjeux pour la société*, Montréal.

Flamand, S. et Aubin, D. (2004). « On m'abandonne, je m'abandonne... ? L'expérience d'un centre de jour pour les jeunes de la rue », *PRISME*, Plaidoyer pour les jeunes laissés à l'abandon, Un réseau à développer, n° 44, p. 170-184.

Aubin, D. et Baril, A. (2005). Notre responsabilité envers les jeunes de la rue. Entretien. *Combats, pour un humanisme combattant*, 8 (3 et 4), p. 9-12. Joliette, Cégep de Lanaudière.

Aubin, D. et Parisien, S. (2006). « Mourir à soi-même, aux yeux des autres... », *Reflets de l'ACQP*, 23 (2), p. 12.

Aubin, D. (2007). « Dans la rue : Quand l'hospitalité génère le changement et l'espoir », Colloque *Maladies, soins et nouvelles formes d'hospitalité : théories et pratiques*. Trois-Rivières, 75<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS.

Aubin, D. (2008). « Les jeunes en difficulté : Une invitation à la créativité », *Psychologie Québec*, 25, (02), p. 24-27.

Berger, M. (2003). *Le travail thérapeutique avec la famille*. Paris, Dunod.

Bergeret, J. et Dubor, D. (1972, 2000). *Psychologie pathologique, théorie et clinique*. Paris, Masson.

Bourgault, G. (2000). « L'incertitude et la responsabilité, Jalons pour une éthique de l'environnement », *VertigO - La revue en sciences de l'environnement sur le Web*, 1 (1).

Furtos, J. (1994). Souffrir sans disparaître (pour définir la santé mentale au-delà de la psychiatrie). Introduction. *Déqualification sociale et psychopathologie, les déris et limites de la psychiatrie publique*, sous la direction de Jean Furtos et coll., Lyon-Bron, ORSPE-RE-ONSMP.

Gotman, A. (2001). *Le sens de l'hospitalité, essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre*. Paris, P.U.F.

Hachet, P. (2001). *Ces ados qui jouent les kamikazes*. Paris, Éditions Fleurus.

Huerre, P. (2007). Conférencier au débat : *Adolescence et limites... Jusqu'où accepter les risques?* Montréal, Congrès de l'ISAPP.

Jeamment, P. et Corcos, M. (2001). *Évolution des problématiques à l'adolescence. L'émergence de la dépendance et ses aménagements*. Paris, Doin éditeurs.

Lamarre, S. (1998). *Aider sans nuire, De la victimisation à la coopération*, Montréal, Éditions Lescoop.

*L'adolescence à risque*, sous la direction de David Le Breton (2003). Paris, Hachettes littéraires.

Le Breton, D. (2002). *Conduites à risque*. Paris, P.U.F.

Lemay, M. (2002). *Si j'étais un adolescent*, Colloque France-Québec. Montréal, 14 et 15 février.

Lichtenberg, J. D. (2004/2). « Écouter, comprendre et interpréter. Réflexions sur la complexité », *Psychothérapies*, 24, p. 55-72.

Otero, M. (2005). *La santé mentale enfermée dans le corps et la norme*, Colloque annuel de l'Association canadienne pour la santé mentale - Filiale de Montréal.

Ratté, J. (1999). « La toxicomanie en tant que symptôme de désadaptation », dans *Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent, Approche intégrative*, sous la direction de E. Habimana, L.S. Éthier, D. Petot et M. Tousignant, pp. 667-687, Montréal, Gaëtan Morin éditeur.

Samy, M. (2007). *Communication personnelle*, Montréal.

Séguin, M. et Brunet, A. (1999). « Les pertes et le deuil : réactions typiques et atypiques », dans *Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent, Approche intégrative*, sous la direction de E. Habimana, L.S. Éthier, D. Petot et M. Tousignant, pp. 577-593, Montréal, Gaëtan Morin éditeur.

Shneidman, E. S. (1996, 1999). *Le tempérament suicidaire. Risques, souffrances et thérapies*, Trad. de Michel Gottschalk, Paris, De Boeck & Belin.

## Internet, identité et compétences numériques

Gilles Pronovost

Texte à la page 40

<http://www.cefrio.qc.ca> (site du CEFRIQ qui a réalisé les plus importantes études au Québec sur l'utilisation des nouvelles technologies, dont NetTendances)

<http://www.pewintemet.org> (le site américain de référence pour l'étude des usages et de l'impact du numérique)

Anderson, Janna Quitney et Rainie, Lee (2010). *The future of social relations*, Pew Internet & American Life Project, 27 p. (disponible sur le site Web de Pew).

Carr, Nicholas (2010). *The Shallows. What the Internet Is Doing to our Brains*, New York, Norton, 276 p. (traduction française : *Internet rend-il bête?* Laffont, 2011)

Cefrio (2010). *NETendances 2010. L'explosion des médias sociaux*, Québec, CEFRIQ, 18 p.

Hofferth, Sandra L. (2010). « Home Media and Children's Achievement and Behavior », *Child Development*, vol. 81, no. 5, p. 1598-1619.

Livingstone, Sonia et al. (2011). *Risk and safety on the internet. The perspective of European Children*, 171 p. (disponible sur le site [www.eukidsonline.net](http://www.eukidsonline.net))

Palfrey, John et Gasser, Urs (2008). *Born digital. Understanding the first generation of digital natives*. New York, Basics Books, 375 p.

Pronovost, Gilles (2007). *L'univers du temps libre et des valeurs chez les jeunes*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 174 p.

Pronovost, Gilles (2011). « Étude exploratoire de nature qualitative sur les pratiques culturelles des jeunes dans le contexte de l'univers technologique actuel », Rapport remis au ministère de la Culture et des Communications, mars 2011, 33 p.

Rainie, Lee, Purcell, Kristen et Smith, Aaron (2011). *The social side of the internet*, Washington, Pew Internet & American Life Project, 40 p.



# Nouveau!

## Vieillir en *bonne* santé mentale

**GUIDE D'INTERVENTION**

Le guide d'intervention ***Vieillir en bonne santé mentale*** est un outil de référence, de soutien et de prévention destiné aux intervenants, spécialisés ou non en santé mentale, travaillant auprès des aînés. De façon générale, il propose une réflexion sur les attitudes, les perceptions et les préjugés envers les aînés; des points de repères afin de permettre une meilleure connaissance du vieillissement favorisant une communication respectueuse, et des façons concrètes d'améliorer les interventions dans le but d'aider le mieux possible les personnes que l'intervenant rencontre dans sa pratique quotidienne.

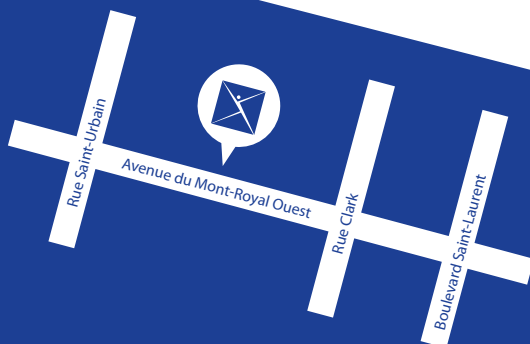
**Prix : 30 \$**

(inclut les frais de poste et de manutention)



### **NOUVEL AGENT ADMINISTRATIF À L'ACSM-MONTRÉAL**

M. Olivier Lebeul s'est joint à l'équipe de l'ACSM-Montréal, en mai dernier, à titre d'agent administratif. Nous lui souhaitons la bienvenue dans notre association.



## **NOUS SOMMES DÉMÉNAGÉS !**

**Nouvelle adresse de l'ACSM-Montréal**

55, avenue du Mont-Royal O., bureau 605  
Montréal (Québec) H2T 2S6

*Bon été à tous !*



## Devenez membre de l'Association et recevez gratuitement le magazine *Équilibre*

Créée en 1979, la filiale de Montréal de l'Association canadienne pour la santé mentale est un organisme à but non lucratif qui œuvre à la promotion de la santé mentale et à la prévention de la maladie.

L'ACSM-Montréal représente un lieu de discussion et de concertation pour les personnes et les groupes concernés par la santé mentale. Elle travaille également à favoriser le dialogue entre les réseaux communautaire et institutionnel afin de permettre une meilleure connaissance mutuelle, d'échanger leurs différentes approches et expertises pour susciter des collaborations autour de

projets concrets. De concert avec ses partenaires, l'ACSM-Montréal se positionne face aux décideurs en vue d'influencer les politiques sociales et d'améliorer les services de santé mentale.

Votre appui permettra à l'Association de mieux sensibiliser la population, de travailler à modifier les politiques sociales reliées à la santé mentale et d'aider les personnes aux prises avec des difficultés d'ordre émotionnel.

En devenant membre, vous recevrez *Équilibre* gratuitement. En outre, vous pourrez participer aux différentes activités de l'Association telles que colloques, conférences et formations à un tarif réduit.

<input type="checkbox"/> <b>Je désire adhérer à la Filiale de Montréal de l'ACSM</b>			<i>Tarifs en vigueur pour l'année 2012</i>
<b>Nom :</b>			
<b>Organisme (s'il y a lieu) :</b>			
<b>Équipe/Service/Unité :</b>			
<b>Adresse :</b>		<b>Ville :</b>	
<b>Code postal :</b>	<b>Tél. (rés.) :</b>	<b>Tél. (bur.) :</b>	
<b>Occupation :</b>			
<b>Courriel :</b>			
S.V.P. faire votre chèque à l'ordre de <b>l'ACSM – Filiale de Montréal</b>			
<input type="checkbox"/> <i>Entreprise à but lucratif : 50 \$</i>			
<input type="checkbox"/> <i>Organisme public : 40 \$</i>			
<input type="checkbox"/> <i>Ressource communautaire : 35 \$</i>			
<input type="checkbox"/> <i>Personne rémunérée : 40 \$</i>			
<input type="checkbox"/> <i>Personne non rémunérée et étudiant : 20 \$</i>			
<input type="checkbox"/> <i>Don additionnel ____ \$</i>		<input type="checkbox"/> <i>Reçu (pour don seulement)</i>	

ACSM-Montréal • 55, avenue du Mont-Royal O., bur. 605 • Montréal (Québec) • H2T 2S6 • Tél. : 514 521-4993 • Téléc. : 514 521-3270

# Commandez vos publications de l'Association

## Publications

Prix en vigueur pour l'année 2012

Bon de commande (Frais de poste inclus dans les prix)	Prix
<b>Répertoire</b>	
<input type="checkbox"/> Répertoire des ressources en santé mentale du Grand Montréal, 10 <sup>e</sup> édition	35.00\$
<b>Guides</b>	
<input type="checkbox"/> Carrefour communautaire-institutionnel « Un modèle efficace de rapprochement des réseaux », 83 p.	8.50\$
<input type="checkbox"/> Guide jeunesse scolaire « Ma vie, c'est cool d'en parler », 2004, 75 p.	15.00\$
<input type="checkbox"/> Guide jeunesse scolaire « My life : It's Cool To Talk About It! », 2004, 75 p.	15.00\$
<input type="checkbox"/> Guide d'intervention jeunesse, 2009, 60 p.	17.50\$
<input type="checkbox"/> Guide des relations interculturelles en santé mentale, 2010, 89 p.	23.00\$
<input type="checkbox"/> Guide d'intervention Vieillir en bonne santé mentale, 2012, 132 p.	30.00\$
<b>Magazine Équilibre</b>	
<input type="checkbox"/> Pharmacologie et santé mentale : Hiver 2006, Volume 1, Numéro 1	10.00\$
<input type="checkbox"/> La fatigue d'Être intervenant : Printemps/Été 2006, Volume 1, Numéro 2	10.00\$
<input type="checkbox"/> Conciliation famille-travail : Automne 2006, Volume 1, Numéro 3	10.00\$
<input type="checkbox"/> Relations interculturelles : Hiver 2007, Volume 2, Numéro 1	10.00\$
<input type="checkbox"/> Travailler au bien commun : Été/Automne 2007, Volume 2, Numéro 2	10.00\$
<input type="checkbox"/> Les émotions : Hiver 2008, Volume 3, Numéro 1	10.00\$
<input type="checkbox"/> Travail et santé mentale : Créer des espaces d'humanité : Automne 2008, Volume 3, Numéro 2	15.00\$
<input type="checkbox"/> Vieillir en santé mentale : Hiver 2009, Volume 4, Numéro 1	15.00\$
<input type="checkbox"/> Santé mentale et surconsommation : Automne 2009, Volume 4, Numéro 2	15.00\$
<input type="checkbox"/> Corps et esprit : Printemps/Été 2010, Volume 5, Numéro 1	15.00\$
<input type="checkbox"/> L'écriture réparatrice de soi : Hiver 2011, Volume 6, Numéro 1 (Numéro épuisé)	N/A
<input type="checkbox"/> Vivre en solo : Hiver 2012, Volume 7, Numéro 1	15.00\$
<b>Actes de colloques et séminaires</b>	
<input type="checkbox"/> L'homophobie à l'école : en parler et agir, actes du colloque du 18 octobre 2002, 84 p.	15.00\$
<input type="checkbox"/> Parentalité gaie et lesbienne : famille en marge ? 1er et 2 mars 2001, 129 p.	16.50\$
<input type="checkbox"/> Imagine (sans) cent maisons, 27 septembre 2001, 61 p.	8.50\$
<input type="checkbox"/> Crise de société... recherche de sens, 10 mai 2001, 123 p.	12.50\$
<input type="checkbox"/> Jeunesse et santé mentale : état de la situation et perspectives chez les 12-18 ans, 6 mai 1999, 171 p.	7.50\$
<input type="checkbox"/> Sortir ses couleurs, actes des 29 mai et 24 juillet 2004 et du 18 mars 2005	15.00\$
<b>TOTAL</b>	\$

Ci-joint un chèque au montant de \_\_\_\_\_ \$ à l'ordre de : **ACSM-FILIALE DE MONTRÉAL**  
55, avenue du Mont-Royal Ouest, bureau 605, Montréal (Québec) H2T 2S6. Tél. : 514 521-4993; téléc. : 514 521-3270.

Nom :

Organisme (s'il y a lieu) :

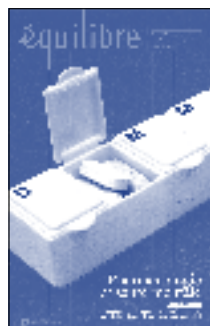
Adresse :

Ville :

Code postal :

Tél. :

## Commandez nos numéros précédents



Pharmacologie  
et santé mentale

Volume 1, numéro 1  
Hiver 2006



La fatigue  
d'Être intervenant

Volume 1, numéro 2  
Printemps/Été 2006



Conciliation  
famille-travail

Volume 1, numéro 3  
Automne 2006



Relations  
Interculturelles

Volume 2, numéro 1  
Hiver 2007



Travailler au  
bien commun

Volume 2, numéro 2  
Printemps/Été 2007



Les  
émotions

Volume 3, numéro 1  
Hiver 2008



Créer des  
espaces d'humanité

Volume 3, numéro 2  
Automne 2008



Vieillir en  
santé mentale

Volume 4, numéro 1  
Hiver 2009



Santé mentale et  
surconsommation

Volume 4, numéro 2  
Automne 2009



Corps  
et Esprit

Volume 5, numéro 1  
Printemps/Été 2010



L'écriture  
réparatrice de soi

Volume 6, numéro 1  
Hiver 2011



Vivre  
en solo

Volume 7, numéro 1  
Hiver 2012

## À l'intention des auteurs

Toute personne intéressée à soumettre un article au magazine *Équilibre* est invitée à le faire en tenant compte de la procédure et des règles de présentation suivantes :

- Le texte soumis ne doit pas excéder 3500 mots à double interligne et il doit être rédigé à l'aide du traitement de texte Word, enregistré en format [.doc] ou [.rtf]. Les citations doivent être accompagnées du nom de l'auteur et de l'année de publication du texte cité.
- Chaque auteur est responsable du contenu de son article. Toutefois, les textes publiés dans *Équilibre* doivent tous faire l'objet d'une évaluation et être approuvés par le Comité de rédaction.
- Le texte sera acheminé à l'Association par courriel, en pièce jointe. Un accusé de réception sera envoyé à l'auteur pour lui indiquer que nous avons bien reçu sa correspondance.

# équilibre

### Adresse de la rédaction

Cathy Bazinet, Directrice des communications  
Association canadienne pour la santé mentale—  
Filiale de Montréal  
55, avenue du Mont-Royal Ouest, bureau 605  
Montréal (Québec) H2T 2S6

Courriel : [acsmntl@cooptel.qc.ca](mailto:acsmntl@cooptel.qc.ca)



Faculté de l'éducation  
permanente

# **Vous avez l'ambition, nous avons 10 certificats universitaires en Intervention.**

COOPÉRATION INTERNATIONALE

CRIMINOLOGIE

DROIT

GESTION POLICE ET SÉCURITÉ

INTERVENTION AUPRÈS DES JEUNES

INTERVENTION EN DÉFICIENCE INTELLECTUELLE

PETITE ENFANCE ET FAMILLE

SANTÉ MENTALE

TOXICOMANIES

VICTIMOLOGIE – NOUVEAU

514 343.6090 1 800 363.8876  
[www.fep.umontreal.ca](http://www.fep.umontreal.ca)

Université   
de Montréal



# Vieillir en *bonne* santé mentale

**GUIDE D'INTERVENTION**



ASSOCIATION CANADIENNE  
POUR LA SANTÉ MENTALE  
FILIALE DE MONTRÉAL

Le guide d'intervention **Vieillir en *bonne* santé mentale** est un outil de référence et de soutien destiné à tout intervenant, animateur ou bénévole travaillant auprès des aînés ainsi qu'aux proches aidants. Il propose une réflexion sur les attitudes, les perceptions et les préjugés envers les aînés; des points de repères afin de permettre une meilleure connaissance du vieillissement favorisant une communication respectueuse, et des façons concrètes d'améliorer les interventions.

Maintenant disponible !

